

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Comment j'ai été amené à écrire un livre
sur sainte Thérèse d'Avila

Louis Bertrand

Lettre du curé Pecquet à un incroyant de ses amis

Omer Englebert

Une hirondelle dans l'église

Victor Kinon

Après les élections autrichiennes

D^r Joseph Eberlé

Chamfort

Jean Valschaerts

La Chine actuelle

Léon Wiegner

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les Congrégations mariales, Mgr J. Schyrgens.
Grande Bretagne. — Albanie. — Russie.

La Semaine

♦ Une importante Conférence économique internationale vient de commencer ses travaux à Genève, sous les auspices de la S. D. N. et la présidence de M. Theunis.

Les représentants de quarante-sept nations membres de la S. D. N., des Etats-Unis, de la Russie et de la Turquie, des délégués de nombreux organismes internationaux et une nuée d'experts vont y discuter longuement « les grands problèmes qui angoissent les peuples et menacent ces deux biens infiniment précieux que l'humanité appelle avec ardeur : la paix et la prospérité ».

En effet, continua M. Theunis dans son discours d'ouverture de la Conférence « la prospérité matérielle est signe de paix en même temps qu'elle engendre la paix ».

Et les délégués des Etats-Unis n'auront pas manqué de sourire... car la guerre mondiale valut à la République étoilée une prospérité matérielle sans précédent. Comme quoi tout est relatif...

La prospérité matérielle engendre-t-elle la paix? Qu'entend d'abord par prospérité matérielle? Celle de l'Europe d'avant 1914, et qui était très grande, a engendré la plus effroyable des guerres. Alors?...

Y a-t-il « des directives générales en matière économique qui pourraient contribuer à assurer, dans une mesure importante, le maintien de la paix si chèrement acquise »?

Peut-être. Très certainement les facteurs économiques ont une certaine importance dans la vie des nations, et peuvent donc dans une certaine mesure assurer l'équilibre ou provoquer le déséquilibre. Mais tout est dans la mesure. Et comment se défendre de l'impression que la civilisation matérialiste contemporaine attribue à l'économique un rôle et une influence très exagérés?

L'économique, c'est-à-dire la production, la consommation, l'échange et le transport des richesses, a pris, grâce aux grands progrès matériels du siècle dernier, une importance qu'il n'avait jamais eu. Il y a plus, ce progrès de l'économique étant allé de pair avec une déchristianisation profonde et pratiquement conduit à une conception matérialiste de la vie des nations. Or, pour qui connaît la nature de l'homme, sa destinée, le but du monde, pour le catholique — et le catholicisme est la Vérité — une vie nationale et internationale avant tout « économique », loin de mener à la paix et à la prospérité, doit nécessairement, fatalement conduire au désordre et au chaos.

L'homme, s'il a reçu une intelligence qui peut s'asservir la matière, n'est pas créé pour s'enrichir, mais pour sauver son âme. La tâche des nations n'est pas avant tout la prospérité matérielle des citoyens. Une civilisation qui néglige le moral et le spirituel au point de parler de « substructure économique appropriée » à l'œuvre politique de la Société des Nations, a beau invoquer la solidarité et faire appel aux « intérêts réels, profonds, durables au-dessus et au delà de certains intérêts immédiats », elle ne fera que développer l'égoïsme le plus bas, l'envie haineuse, le désir immodéré des jouissances et finalement la guerre.

Certes, autant que quiconque, les catholiques souhaitent que la Conférence économique internationale fasse œuvre utile et pacificatrice. Les difficultés économiques sont des difficultés réelles. Mais la conception économique qui tend à prévaloir chez beaucoup de nos contemporains, la recherche de l'or et de tout ce qu'il procure, loin de favoriser la paix, sont des causes d'affreux désordre.

Et c'est parce que les principes directeurs manquent à la S. D. N. comme à la Conférence économique que, quels que puissent être, par ailleurs, les heureux résultats auxquels aboutiront ces louables efforts de pacification, le problème de fond, le seul vrai problème reste tout entier. Ce problème de l'avenir du monde est insoluble sans la lumière du catholicisme, parce que sans notions exactes sur l'homme et sur la matière, sur la politique et sur l'économique, on ne peut même pas comprendre la véritable portée des questions qui se posent.

Que demain, à Genève, la production, l'échange, le transport et la consommation des richesses soient mieux réglés qu'aujourd'hui, peut-être aura-t-on dénoté ainsi certains conflits économiques, peut-être la majorité des Européens seront-ils assurés d'un bien-être plus grand encore, peut-être produira-t-on plus de richesses et en jouira-t-on davantage, mais comment empêcher que ce progrès matériel n'augmente pas la dictature de l'or, comment éviter que l'homme ne s'enlise pas un peu plus encore dans la matière, comment faire pour que cette matière ne finisse pas par tuer l'esprit?

Loin donc d'engendrer la paix — cette tranquillité de l'ordre — une prospérité matérielle sans contrepois spirituel, est un désordre qui, logiquement, ne peut que conduire à la disparition de la civilisation qui l'aurait trop exaltée.

Et qui oserait prétendre que nous ne subissons pas cette terrible « civilisation » là?

Comment j'ai été amené à écrire un livre sur sainte Thérèse d'Avila⁽¹⁾

Voilà plusieurs années déjà que je me suis donné pour tâche principale et prédominante d'étudier la vie et les écrits de sainte Thérèse. Ces études ont abouti à un assez gros livre qui va paraître prochainement. Or, certaines personnes, un peu surprises de me voir abandonner mes habituelles occupations et même toute une série romanesque à peine commencée, pour me tourner vers un sujet assurément très élevé, mais auquel, semble-t-il, nulles dispositions spéciales ne me prédestinaient, ces personnes m'ont demandé de vouloir bien leur expliquer les raisons d'un tel choix. Ce sont ces raisons que je vais essayer d'exposer ici et que, sans doute, il ne vous déplaît pas de connaître, puisque vous m'avez fait l'honneur de venir m'entendre. Je souhaite qu'elles vous paraissent justifier la hardiesse de mon entreprise, — et aussi et surtout qu'elles vous donnent quelque idée non seulement de la très grande sainte, mais aussi de la femme de génie, de l'âme et de l'intelligence extraordinaire que fut Thérèse d'Avila.

Comment donc et pourquoi ai-je été amené à écrire sur la prodigieuse aventure que fut la vie de cette femme ?

Les critiques et les lecteurs superficiels vont s'imaginer que, décidément, je me spécialise dans les vies de saints. Pour beaucoup de gens de lettres, l'hagiographie est un filon à exploiter : elle fournit, dit-on, des sujets qui *rendent*. De là à vous accuser des pires calculs intéressés, il n'y a qu'un pas. D'autres vous reprochent de donner un déplorable exemple et de trahir en quelque sorte le métier, en désertant les ouvrages d'imagination, pour des monographies d'un caractère surtout historique. En revanche, les personnes pieuses se réjouissent de rencontrer de telles préoccupations chez des littérateurs profanes. Elles y voient le signe d'un heureux changement de l'esprit public. Elles vous écrivent, vous encouragent à continuer dans cette voie, vous proposent même généreusement des sujets à traiter...

Après que j'eus publié mon *Saint Augustin*, je reçus de nombreuses lettres où l'on m'exhortait à écrire tantôt sur saint Louis, tantôt sur saint Bernard, ou encore sur saint Dominique, ou saint Ignace de Loyola. Chacun avait de bonnes raisons pour préférer son saint à tout autre et pour m'intéresser à son histoire. En vain répondais-je à ces gens bien intentionnés que n'importe qui ne peut pas parler de n'importe quel saint, qu'il faut pour cela des aptitudes particulières, comme pour tel sujet de roman, ou tel genre de littérature : qu'en ce qui me concerne, j'avais eu des motifs tout spéciaux et tout personnels de m'occuper de saint Augustin, motifs que je ne retrouvais pas ailleurs, — on n'en continuait pas moins à me proposer les sujets les plus divers et les plus inattendus.

Il faut donc que je le redise : si j'ai choisi, autrefois, saint Augustin comme sujet d'étude, c'est en sa qualité d'Africain. Ce que j'ai considéré surtout dans l'évêque d'Hippone, c'est le type idéal du Latin d'Afrique. Qu'on cesse de me faire grief d'avoir négligé en lui le théologien ou même le saint. C'est l'Africain, l'enfant de Thagaste, le contemporain des invasions barbares, qui a sollicité presque uniquement ma curiosité. Il m'a paru que cette grande figure relèverait et, si je puis dire, couronnerait toute mon œuvre africaine : ce serait le ciel de mon paysage!...

Voilà les motifs personnels que j'avais d'écrire sur saint Augustin, j'y voyais comme l'aboutissement de tout un long effort antérieur. Mais les autres saints dont on me parlait et, en particulier, sainte Thérèse, quelle raison aurais-je pu avoir de m'occuper d'eux ? Lorsque, pour la première fois, des amis, des confrères, des directeurs de revues m'exhortèrent à traiter ce sujet de sainte Thérèse, je me récriai : à quel titre et de quel droit ? Il ne suffit pas qu'un sujet soit intéressant : encore faut-il qu'on ait avec son héros quelque communication ! Or, rien jusque-là ne me préparait à aborder la grande réformatrice du Carmel. On m'alléguait :

— Mais l'Espagne, que vous aimez, où vous avez voyagé et séjourné, que vous avez décrite avec amour !... Mais ce tragique et éblouissant XVI^e siècle espagnol ! Mais cette grande réaliste que fut Thérèse d'Avila !

Évidemment, même en laissant de côté la sainte, par piété, par sentiment profond de son indignité, un simple littérateur trouvait encore dans cette histoire de bien puissants attraits. Et puis, enfin, cette histoire, je pouvais l'entrevoir, aussi, comme la conclusion magnifique de toutes mes études espagnoles... Que vous dirai-je de plus ? Je finis par céder à de si amicales instances et, je l'avoue, je ne tardai pas à être séduit et subjugué.

* * *

D'abord, toutes les espérances que j'avais pu concevoir d'un tel objet étaient réalisées, — et au delà.

Le cadre seul, où s'est déroulé cette étonnante existence, et même seulement les alentours, me passionnaient d'avance : l'Espagne de Philippe II, l'Avila des derniers hidalgos, quelles éblouissantes images tout cela n'éveillait-il point dans ma mémoire !

Mais, bien plus encore que toutes ces considérations accessoires, c'est la personne de la sainte qui m'attirait et qui m'intéressait. J'ai employé tout à l'heure le mot de « séduction ». C'est le seul mot juste, quand on essaie de définir son charme, — à condition, bien entendu, de prendre ce mot dans son sens le plus chaste. Est-il messéant de rappeler que, dans sa jeunesse du moins, la beauté de Thérèse ajoutait certainement beaucoup à ce charme ? Je ne vois pas pourquoi nous serions plus réservés, à ce sujet, que la sainte elle-même, qui, devenue vieille, ne se privait point d'allusions à cette beauté passée. Un jour, elle disait à un de ses confesseurs, le Père Pierre de la Purification, qui nous a conservé ce trait :

— Sachez, mon Père, qu'on me félicitait de trois choses en particulier. On disait de moi que j'avais de l'esprit, que j'étais une sainte et que j'étais belle. Je croyais deux de ces choses ; j'étais persuadée que je les possédais ; je m'imaginai que j'avais de l'esprit et que j'étais belle : ce qui indiquait assez de vanité de ma part...

Elle fait, ici, la modeste. Mais tous les témoignages des contemporains concordent pour attester cette beauté. Écoutons, par exemple, le plus autorisé de ses biographes, le Père François de Ribera, jésuite, dans ce chapitre de son livre, qu'il a intitulé : *Des qualités naturelles, dont Dieu orna la Mère Thérèse de Jésus* :

— Elle était de grande taille, nous dit Ribera. D'une remarquable beauté dans sa jeunesse, elle paraissait encore fort bien

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

dans un âge avancé. Elle était corpulente et elle avait la peau très blanche; son visage était rond, plein, d'une très belle coupe, très bien proportionné. Le teint de lis et de roses : il s'enflammait quand elle était en oraison et lui donnait une beauté ravissante. Sa figure était ineffablement limpide, tout y respirait une paix céleste. Ses cheveux étaient noirs, bouclés; son front large, uni et très beau. Les sourcils châtain, très fournis et légèrement arqués. Ses yeux étaient noirs, ronds, à fleur de tête, de grandeur ordinaire, mais admirablement disposés, vifs et gracieux. (J'abrège cette description complaisante et un peu longue...) Enfin, tout paraissait parfait en elle. Son port était majestueux, sa démarche pleine de dignité et de grâce : elle était si aimable, si paisible, qu'il suffisait de la voir et de l'entendre pour lui porter du respect et l'aimer.

C'étaient surtout les qualités d'âme de la sainte qui frappaient ses visiteurs et ses interlocuteurs et qui forçaient leur respect et leur amour. A cet égard encore, il n'y a qu'une voix parmi les contemporains. Frère Louis de Léon, dans un essai biographique destiné à l'impératrice Marie, sœur de Philippe II, disait de son héroïne :

« Tous ceux qui l'ont bien connue m'affirment que quiconque avait tant soit peu vécu dans sa familiarité était prêt à donner sa vie pour elle. Enfant, jeune fille, séculière ou religieuse, avant ou après sa réforme, elle était pour tous ceux qui l'approchaient comme l'aimant pour le fer. La tenue, la bonne mine de sa personne, la discrétion de son langage, la douceur tempérée d'honnêteté de son entretien, l'embellissaient de telle sorte, que les gens frivoles comme les saints personnages, les relâchés et les austères, les vieux et les jeunes — sans qu'elle manquât en rien à ce qu'elle se devait à elle-même — étaient pris par elle et devenaient en quelque sorte ses captifs... »

C'est que la Mère Thérèse de Jésus savait d'abord faire naître la joie dans les âmes de ses visiteurs ne fût-ce que par l'impression de paix, de félicité inaltérable qui se dégageait d'elle. Mais elle les captivait aussi par la vivacité de son intelligence, par son esprit, quelquefois par ses répliques amusantes ou même caustiques. Elle savait remettre les gens à leur place, et cela, le plus lestement et le plus aimablement du monde. Sa malice n'épargnait pas ses confesseurs eux-mêmes et jusqu'aux docteurs les plus écoutés.

L'un d'eux, le Père Pierre Ibanez, dominicain, lui ayant envoyé une longue dissertation théologique pour lui démontrer qu'un couvent ne pouvait pas vivre dans la pauvreté absolue et que, par conséquent, il lui fallait des rentes et des revenus assurés, la sainte, croyant avoir de bonnes raisons pour cela, ne tint aucun compte de tous ces beaux raisonnements :

« Il m'envoya, dit-elle, deux feuilles de papier pleines de raisons de théologie pour me détourner de mon dessein, m'assurant qu'il avait beaucoup étudié cette matière. Je lui répondis que je ne prétendais point me prévaloir de la théologie pour me dispenser de vivre selon ma vocation et d'accomplir le plus parfaitement que je pourrais le vœu de pauvreté, afin de suivre les conseils de Jésus-Christ; qu'ainsi, je le priais, sur ce point, de me faire grâce de sa science... »

Et voilà le bon Père, renvoyé sans plus de cérémonies à ses doctes études!... Ce qui savait en elle ces vivacités, c'était l'évident désir de plaire et le don singulier de se faire aimer. Elle l'avoue en toute ingénuité :

« Partout où je suis passée, je plaisais. Et ainsi j'étais très aimée... »

C'était surtout sa gaieté. Elle voulait qu'on fût gai autour d'elle; même dans ses plus grandes tribulations ou ses pires angoisses d'âme, elle s'efforçait de paraître gaie. Dans les mauvais moments, elle rendait courage à ses religieuses. Lorsqu'elle cheminait par les mauvaises routes d'Espagne, avec deux ou trois de ses compagnes, quand on était brisées de fatigue, mourantes de faim, ou épouvantées devant un obstacle qui paraissait infranchissable, la Mère Thérèse de Jésus se mettait à chanter. Elle improvisait un couplet, ou une chanson. Elle mettait en vers les accidents ou les péripéties du voyage. Naturellement, étant une grande lyrique, elle avait le don d'improvisation et de poésie...

« Et ainsi, dit la Mère Marie de Saint-Joseph, prieure de Séville, qui nous raconte un de ces voyages, tout se passait en riant et en composant des romances... »

Il arrivait même que dans ses lettres, la Mère Thérèse se laissait aller à toute espèce de digressions amusantes, uniquement

pour divertir ses religieuses. Voici, par exemple, une lettre où elle leur parle de deux petites pensionnaires, deux petites prodiges, qui faisaient la joie du carmel de Tolède : l'une, qui s'appelait Ysabela, ou, familièrement, Bela, était la nièce du Père Gratien, le directeur de la sainte; l'autre était sa propre nièce, la fille de son frère Laurent, la petite Thérèse de Cepéda, — ou Teresita, comme on disait :

« L'adresse de cette petite créature, écrit sa tante, est quelque chose d'extraordinaire. Avec quelques malheureuses poupées représentant de minuscules bergers et de petites religieuses, et une statue de Notre-Dame, il n'y a pas de fête où elle n'invente quelque tableau, dans son ermitage, ou à la récréation. Elle y ajoute quelques couplets de sa façon, qu'elle chante avec tant de grâce qu'elle nous ravit toutes. Elle ne me cause qu'un chagrin : je ne sais comment lui mettre la bouche : car elle a une moue hautaine et rit très froidement, et cependant elle sourit toujours. Tantôt, je lui dis d'ouvrir la bouche, tantôt de la fermer, tantôt de ne pas sourire ainsi. Elle dit que ce n'est pas sa faute, mais celle de sa bouche. Et c'est vrai. Quand on a vu combien Thérèse est gracieuse dans ses gestes et dans ses attitudes, on désire la voir encore. C'est la même chose pour Bela, mais je ne le lui dis pas, et à vous je le dis en confidence. Ne le répétez à personne!... Mais vous ririez bien à voir la vie que je mène pour former la bouche de Teresita. Je crois qu'une fois plus grande, elle ne sera plus si froide : en tout cas, elle ne l'est pas dans ses paroles!... Et voilà vos deux petites peintes en pied, afin que vous ne pensiez pas que je vous mens, lorsque je dis que l'une l'emporte sur l'autre. Je vous ai dit tout cela, pour vous faire rire un peu... »

Telle était, je crois, la disposition dominante de sainte Thérèse : la gaieté! Le mot « rire » est peut-être celui qui se retrouve le plus souvent dans ses écrits. Cette créature d'élection n'était que lumière et joie. On conçoit ainsi combien son charme devait être irrésistible, surtout si l'on y ajoute le prestige d'une intelligence extraordinaire, véritablement dominatrice, et qui s'imposait à ses interlocuteurs, même les plus prévenus contre elle. Qu'on songe encore à sa pénétration psychologique, à cette faculté d'inspection qu'elle n'appliquait pas seulement à elle-même, mais à quiconque l'approchait. Ses contemporains étaient convaincus qu'elle avait le don de lire dans les âmes et qu'ainsi rien, dans les dispositions ou les desseins d'autrui, ne pouvait lui rester caché. Enfin, on lui attribuait le don de prophétie. En tout cas, l'histoire de sa vie nous prouve qu'en maintes circonstances, elle sut prédire l'avenir. De là l'espèce de vénération craintive qui l'entoura de bonne heure. Bien avant sa canonisation, la Mère Thérèse de Jésus fut une sainte pour ceux qui eurent le bonheur de l'approcher.

* * *

Toutes ces qualités miraculeuses, cet attrait si fort qu'elle exerçait, nous ne pouvons plus nous en faire une idée, très affaiblie d'ailleurs, que d'après les confidences et les dépositions de ses contemporains ou d'après ses propres écrits. Et c'est à la même source encore qu'il nous faut recourir, si nous voulons retrouver une pâle image de tout ce qu'il y eut de picaresque et, à de certains égards, de romanesque dans sa vie. Il suffit d'interpréter un peu les textes, de se laisser aller à l'évocation des tableaux qu'ils suggèrent, pour comprendre combien la vie de sainte Thérèse, du moins à partir de ses fondations, fut pittoresque, mouvementée, ardente de couleur et de vie. On peut dire qu'elle a passé une moitié de son existence sur les routes de la Castille, de la Manche ou de l'Andalousie, allant d'une ville à l'autre, pour essayer d'y installer une communauté, pour solliciter les autorités ecclésiastiques ou la générosité des âmes pieuses. Un grand bruit de charrette et de grelots accompagne les démarches de son zèle apostolique. Les voituriers, les muletiers, les bateliers eux-mêmes tiennent une place importante dans ses préoccupations. C'est qu'en ce temps-là, c'était une grosse affaire que de franchir les cols de la Sierra Morena, ou de traverser le Guadalquivir sur un bac, ou même tout simplement d'aller de Palencia à Burgos en plein hiver. Et il fallait s'attendre à toute espèce de désagréments, non pas seulement au mauvais temps, aux déluges de pluie, aux rafales de neige, aux ardeurs caniculaires, mais aux mauvaises rencontres et aux plus mauvais gîtes. Dans telle venta ou dans telle posada andalouse, les pauvres nonnes voyageuses tombaient en pleine bataille d'ivrognes ou de bandits, et elles étaient copieusement injuriées. Une fois, sur

route de Séville, les choses faillirent tourner au tragique dans une venta ou la sainte s'était arrêtée pour passer la nuit :

« Dans cette auberge et aux alentours, il y avait, nous conte la Mère Marie de Saint-Joseph, une tourbe infernale qui nous causa plus de tourments que tout le reste. Nous ne pouvions pas croire qu'il y eût engeance aussi abominable parmi les chrétiens. Nous nous bouchions les oreilles, pour ne pas entendre les jurements, les reniements et toutes les abominations que disaient ces misérables. Quand ils eurent fini de manger, ils devinrent encore plus furieux, probablement à cause du manque d'eau. Finalement, ils tirèrent les épées et ils commencèrent une telle bataille, que nous nous mîmes à trembler pour nous-mêmes... Il y avait plus de quarante épées et nous entendîmes tirer des coups d'arquebuse, tout cela aux mains d'une bande furieuse, hors de sens et poussée par une rage démoniaque. »

Au milieu de ces horreurs, la Mère Thérèse de Jésus, souriante, s'efforçait de rassurer les pauvres filles. Tout à coup, miraculeusement sans doute, le tumulte s'apaisa et la bataille prit fin sans effusion de sang.

Avouons qu'un trait comme celui-là, sans parler d'une foule d'autres, contribue à former une physionomie de sainte vraiment peu banale. Il y a de quoi exciter vivement la curiosité et la sympathie. Et si enfin, nous ajoutons que cette nonne voyageuse, cette fondatrice de couvents, cette réformatrice de la discipline monastique fut, en même temps, une organisatrice merveilleuse, douée du sens pratique le plus ferme, et possédant, avec cela, des qualités exceptionnelles de souplesse, de tact, de diplomatie et, à certains moments, un véritable esprit politique, il faudra bien conclure que cette carmélite est une figure singulièrement complexe et originale, réellement hors de pair.

* * *

J'ai un peu longuement insisté sur tous ces traits de caractère et même sur l'image physique de la sainte, pour vous aider à réaliser tout de suite cette étonnante figure pour la mettre immédiatement sous vos yeux dans toute la richesse de sa nature, et la variété de ses dons. Je confesse que moi-même j'ai commencé par être très attiré par cela, par tout ce qu'il y a d'humain en sainte Thérèse d'Avila. Mais, en elle, la sainte dépasse d'une telle hauteur la femme agissante que, dès qu'on s'est livré à son emprise, on ne peut plus voir qu'elle. Quand on commence à soupçonner ce que c'est qu'une mystique, — surtout une grande mystique comme sainte Thérèse, — tout le reste tombe au dernier plan, tout s'éclipse devant une telle splendeur. En somme, tout cet humain est secondaire. Que cette carmélite ait eu au plus haut degré l'esprit pratique qu'elle ait été, si je puis dire, une metteuse en train, une organisatrice extraordinaire, enfin ce qui s'appelle une maîtresse femme douée d'un grand charme et d'une rare puissance de persuasion, elle a cela de commun avec beaucoup d'autres. Qu'elle ait eu une existence des plus mouvementées, pour ne pas dire des plus agitées, qu'elle ait passé une partie de sa vie à courir les routes, cela non plus ne la distingue pas d'une foule d'autres saintes, qui, elles aussi, ont été de grandes voyageuses et, par exemple, d'une sainte Catherine de Sienne. Mais que Thérèse d'Avila ait été l'objet de grâces toutes spéciales, qu'elle ait eu accès dans un monde surnaturel où l'homme ne pénètre guère, qu'elle nous en ait, en quelque sorte, rapporté des nouvelles, que son témoignage revête un caractère saisissant de véricité, de sincérité, de haute et prudente raison, voilà qui devient prodigieusement intéressant, et si intéressant que le reste ne peut plus guère nous toucher.

* * *

On a écrit toute une littérature sur la personne de Jésus-Christ en faisant abstraction du surnaturel. J'avoue ne pas comprendre l'intérêt exceptionnel qui s'attache à ce genre d'étude. Si Jésus-Christ n'est pas le fils de Dieu, il ne m'intéresse plus, ou pas plus que tel thaumaturge dont le monde a oublié l'histoire. De même, si Thérèse d'Avila n'a pas eu des communications d'ordre surnaturel, si réellement elle n'a pas vu le Christ, si, comme elle le raconte quelque part, elle ne l'a pas reçu dans ses bras « comme la Vierge de la cinquième angoisse », — la voilà tombée, à mes yeux, au rang d'une infirme d'hôpital. Je refuse de la suivre dans ses divagations et ses déplacements de nonne agitée.

Au contraire, si l'existence d'un ordre surnaturel est possible, — et comment oser affirmer le contraire? — c'est le trouble installé dans notre esprit, ce trouble que Pascal a exprimé en quelques phrases immortelles. On est pris à la gorge : il faut répondre. Tant que le doute subsiste, on ne peut plus dormir, surtout quand le temps presse, quand demain peut-être, on aura sur la face « la terre » dont parle le même Pascal... Alors, si cette moniale apporte une réponse digne d'examen à la question suprême, il importe extrêmement de l'écouter. Il faut la suivre, il faut tout quitter pour cela, et quand on tient une plume, planter là le manuscrit commencé. Quel autre sujet pourrait tenir devant un sujet pareil? De même que le surnaturel est la question des questions, le cas insigne et singulier de Thérèse d'Avila est le plus extraordinaire thème de méditation qui puisse être proposé à la pensée, comme l'analyse, le portrait d'une telle âme est une des plus hautes entreprises qui puisse s'offrir à l'art d'un écrivain.

Et voilà pourquoi j'ai osé écrire sur sainte Thérèse, malgré mon indignité, malgré mon incompetence. Cette question du surnaturel nous regarde tous personnellement. Suivant la réponse que nous lui donnons, c'est toute la conduite de notre vie qui va être bouleversée de fond en comble. Chacun de nous, en tant qu'homme, a le devoir de s'en préoccuper. Si, par la qualité exceptionnelle de son témoignage, sainte Thérèse nous apporte un surcroît de lumière en cette question capitale, il importe donc d'en faire cas. Pour moi, qui ne suis ni un théologien, ni un historien, je n'ai pas la prétention de découvrir des faits nouveaux dans une histoire depuis longtemps connue et que la sainte nous a contée elle-même de façon à décourager tous ses biographes. Et surtout, je ne me flatte pas d'apprendre quoi que ce soit aux savants exégètes de la grande mystique, ni d'interpréter ses écrits dans une autre sens que celui qui est admis par l'Eglise. Je ne suis qu'un lecteur émerveillé et transporté de ce qu'il a lu, qui voudrait communiquer à autrui un peu de son enthousiasme et partager les bienfaits qu'il a reçus de sa lecture. Je voudrais surtout, m'adressant à tous, croyants ou incroyants, leur présenter les faits extraordinaires que la sainte nous rapporte, les mettre dans leur pleine lumière, en souligner les caractéristiques essentielles, les points particulièrement suggestifs et révélateurs, et dire après cela :

« Voyez! est-ce que ces choses ne sont pas véritablement prodigieuses et irréductibles à tout ce que nous connaissons par les voies naturelles? Est-ce que vous n'êtes pas forcés, comme moi, d'y réfléchir, d'examiner ces choses dans la mesure où vous le pouvez? A tout le moins, est-ce que vous n'y percevez pas des lueurs, des clartés décisives peut-être? Et, si vous les percevez, qu'attendez-vous pour écouter sérieusement les témoignages de cette femme géniale?... »

Je me hâte, d'ailleurs, de reconnaître que sainte Thérèse n'est pas une exception parmi les mystiques. Elle a pratiqué des méthodes d'oraison qui étaient employées avant elle. Elle a obtenu des grâces, elle a eu des extases, des ravissements, des visions et des révélations que d'autres avaient eues avant elle et que d'autres ont eues après elle. Ce qui la distingue, ce qui est véritablement exceptionnel, c'est la pénétration, la subtilité et la rigueur de son analyse : encore pourrait-on dire qu'en cela son disciple saint Jean de la Croix, est allé plus loin et plus profond. Personne, en revanche, ne nous a donné comme elle le sentiment de la chose vue, prise sur le vif, et, pour tout dire, *vécue*, personne ne nous a parlé de réalités si complètement inaccessibles au commun des hommes avec un pareil accent, un accent de candeur et de vérité qui porte la persuasion au plus intime des âmes.

Sainte Thérèse a donc, si l'on ose dire, expérimenté Dieu. Par la prière vocale, la méditation et le recueillement, elle est parvenue aux divers stades de ce qu'on appelle « les états d'oraison », c'est-à-dire à une union plus ou moins intime ou plus ou moins consciente avec Dieu, selon qu'il s'agit de l'oraison mentale, de l'oraison de quiétude, ou de l'oraison d'union proprement dite et de leurs variétés. Cette union surnaturelle avec Dieu, qui ne dépend nullement de nos efforts, à laquelle nous ne parvenons point à volonté, qui n'est pas le résultat d'un entraînement plus ou moins long, une illusion dont nous serions les uniques artisans, mais qui est une pure grâce de Dieu, une faveur surnaturelle, — cette union est l'essentiel des phénomènes mystiques. Tout le reste n'est que l'accessoire. Et, par accessoire, nous entendons les manifestations, les troubles physiques concomitants à l'oraison, à l'extase ou au ravissement et qui peuvent se produire aussi

bien chez les grands mystiques que chez des sujets d'hôpital; nous entendons aussi les visions, les voix intérieures, les révélations ou illuminations dont les mystiques se disent favorisés. A l'égard de ces phénomènes, l'Eglise a toujours montré une défiance et une sévérité extrêmes, attendu qu'ils peuvent toujours être de pures illusions produites ou bien par tel état pathologique du sujet, ou bien par sa vanité, ou encore et surtout par l'artifice de l'Esprit de mensonge. Le plus grand des mystiques peut-être, saint Jean de la Croix, ne cesse de dénoncer et de railler ce genre d'illusions. Il ne nie pas, en général, la possibilité de ces faveurs surnaturelles, mais il rappelle avec énergie que cela, en somme, est secondaire, que ces grâces ne sont que des encouragements ou des consolations accordés par Dieu à notre faiblesse, et que l'essentiel de la mystique, c'est l'union avec Lui, c'est Dieu perçu immédiatement par ce qu'il appelle les cinq sens spirituels, qui correspondent aux cinq sens du corps humain.

Or, sainte Thérèse est passée par tous ces états, non seulement par tous les degrés d'oraison, jusqu'aux plus élevés, mais elle a eu des extases, ou ravissements, accompagnés de terribles troubles physiques; insensibilité, convulsions et contractions des nerfs, mouvements désordonnés et vociférations, ou encore d'un phénomène singulier auquel les modernes ont donné le nom de *lévitation*. Elle-même nous a décrit ce phénomène étrange, — lequel, m'a-t-on répété à la Salpêtrière, n'a jamais été scientifiquement étudié ni même constaté.

« Dans le ravissement, nous dit-elle, on est enlevée, quelque peine qu'on en ressent, j'en éprouvais une si vive par crainte d'être trompée, que, très souvent, en particulier, mais surtout quand j'étais en public, j'ai essayé, de toutes mes forces, de résister. Parfois, je pouvais opposer quelque résistance; mais comme c'était en quelque sorte lutter contre un fort géant, je demeurais brisée et accablée de lassitude. D'autres fois, tous mes efforts étaient vains : mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement, sans que je fusse la retenir et quelquefois même tout mon corps était enlevé de telle sorte qu'il ne touchait plus à terre. J'ai été rarement ravie de cette manière... »

Donc, ces phénomènes sont rares, même chez une mystique à l'organisme aussi singulier et aussi mystérieux que celui de sainte Thérèse. Pourtant, ils sont réels. La sainte y insiste. Elle nous dit :

« Lorsque je voulais résister, je sentais sous mes pieds des forces étonnantes, qui m'enlevaient; je ne saurais à quoi les comparer. Nul autre de tous les mouvements qui se passent dans l'esprit n'a rien qui approche d'une telle impétuosité. C'est un combat terrible. J'en demeurais brisée... »

Alléguera-t-on qu'elle était victime d'une illusion et que tout cela se passait dans son imagination? De nombreux témoignages fournis par les religieuses, ses compagnes, nous assurent qu'il n'en est rien. D'après elle, ces ravissements corporels se produisaient à plusieurs reprises et en public : une fois, au parloir du couvent, la sainte était en conférence théologique avec son disciple le Père Jean de la Croix. Une religieuse, qui entra à l'improviste au parloir, vit sainte Thérèse à genoux et cramponnée aux grilles, afin de résister au ravissement tandis que le Père Jean, soulevé avec sa chaise, touchait le plafond du parloir. Admettons que cette religieuse ait été victime elle-même d'une hallucination. Comment contester le témoignage d'une foule de religieuses qui virent la sainte ravie, soit au chœur, soit pendant un sermon, en présence de personnes de qualité? Et ces religieuses ajoutent qu'elles accourraient, pour retenir leur prieure, quand elles voyaient que le transport allait la saisir, mais que leurs efforts étaient vains et que le ravissement ne pouvait échapper aux regards du public.

* * *

Hâtons-nous de reconnaître que sainte Thérèse n'attribue pas une très haute valeur ou une très haute signification à des faits de ce genre. Elle en est plutôt honteuse. Elle y voit une preuve de la faiblesse et de la misère du corps humain, incapable de soutenir, sans se fausser et se détraquer, des états aussi extraordinaires et sublimes que ceux de l'oraison mystique. Elle en est si honteuse qu'elle demande à ses religieuses de faire tout le possible pour cacher ces trances, lorsqu'elle en est prise en public.

Et, en ce qui concerne ses visions, ses voix intérieures, ses révélations et illuminations, — bien qu'elle y attache, au contraire, un très grand prix, — elle se montre d'une réserve, d'une circonspec-

tion telles que l'on ne sait plus ce que l'on doit davantage admirer, ou de son humilité chrétienne, ou de sa rigueur critique. Ses moindres affirmations ont été longuement pesées et vérifiées. Quand elle n'est pas sûre d'un fait, elle dit : « Il me semble, ou : il me paraît... » D'autres fois, au contraire, elle écrit sans hésiter : « J'entendis ces paroles; Notre-Seigneur m'apparut; Notre-Seigneur me déclara... » Elle est sûre de la matérialité du fait, de la vision ou de l'audition des paroles. Mais elle n'ose pas se dire absolument sûre que ces visions ou ces paroles viennent de Dieu; et cela par humilité, par défiance de son sens propre, par expérience de la faiblesse humaine. Elle peut bien se tromper elle-même de bonne foi, mais, pour rien au monde, elle ne voudrait tromper d'autres âmes. Et c'est ainsi qu'elle en arrive à formuler cet humble avertissement dans une de ses relations adressées au Père Rodrigue Alvarez, de la Compagnie de Jésus, — en parlant d'elle-même à la troisième personne :

« Malgré les affirmations de ses directeurs, elle n'a jamais cru, de façon à pouvoir l'affirmer par serment, que ces choses venaient de Dieu... »

Voilà qui serait inquiétant, — sainte Thérèse n'osant pas affirmer l'origine surnaturelle et divine sinon précisément de ses visions, du moins de ses voix intérieures, — si nous ne nous rappelions son extrême prudence, une prudence que la crainte de l'Inquisition exagérait encore au moment où elle écrivait sa relation au Père Rodrigue Alvarez. Au fond, elle est sûre de ne pas se tromper en pensant que la plupart de ses visions viennent de Dieu : elle en juge par les effets salutaires et réellement sanctifiants que ces visions produisent en elle.

« Ces ravissements et ces visions, écrit-elle à saint Pierre d'Alcantara, produisent en moi les grands effets dont je vais parler. S'il y a quelque bien en moi, c'est sûrement de là que je le tiens. »

Enfin, il y a bien des cas où elle n'hésite pas à affirmer de la façon la plus formelle la réalité des faveurs qu'elle obtient et, par conséquent, leur origine divine : c'est réellement Jésus-Christ qui est là et qui lui parle, impossible d'admettre un seul instant qu'Il est là par un artifice de l'Esprit de mensonge. C'est pourquoi on peut lire, dans son autobiographie, des phrases comme celle-ci : « Dans les visions dont je parle, on voit clairement que Jésus-Christ, fils de la Vierge, est là! »

Et ailleurs :

« Le Seigneur, redoublant de bonté, daigna si souvent m'apparaître en cet état de gloire et me fit si bien voir la vérité d'une telle faveur, qu'en très peu de temps, je me vis affranchie de toute crainte d'illusion... »

Quoi qu'il en soit, en ce qui concerne les visions, les voix intérieures et les illuminations, on constate certaines hésitations, certaines restrictions, non pas précisément dans l'esprit de la sainte, dans sa foi intime, mais dans les formules dont elle se sert pour présenter ces faits au jugement des théologiens. Redisons-le, d'ailleurs : dans la mystique, ces phénomènes sont d'ordre secondaire. Pour ce qui est de l'essentiel, à savoir la réalité de l'union avec Dieu, au dernier stade de l'oraison, sainte Thérèse n'a jamais varié, ses affirmations ont toujours eu un caractère absolu. On pourrait en citer mille exemples. Tenons-nous-en à celle-ci, que j'emprunte à ses *Moradas* et qui est peut-être la plus catégorique de toutes :

« Quand Dieu élève l'âme à l'union, il suspend l'action naturelle de toutes ses puissances afin de mieux imprimer en elle la véritable sagesse. Ainsi elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend, pendant qu'elle demeure unie à Dieu. Mais ce temps est toujours de courte durée... Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme, de telle manière que, quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu, et Dieu en elle; et cette vérité lui demeure si fermement empreinte, que, quand elle passerait plusieurs années, sans être de nouveau élevée à cet état, elle ne peut ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité... »

* * *

Voilà qui est parler net!

Maintenant, nous pouvons nous demander ce que vaut un tel témoignage. L'Eglise, en canonisant sainte Thérèse, n'a garanti que sa sainteté et non la valeur objective de ses visions. Mais cette sainteté même nous garantit, dans une large mesure, la vérité de ses affirmations essentielles. D'ailleurs la possibilité

de l'union mystique a été, de tout temps, reconnue par les théologiens.

D'autre part, le témoignage de la carmélite, après avoir suscité, même de son temps, les plus vives contradictions — et cela dans les milieux théologiques, où l'on traitait ses extases et ses visions de fantaisies malades ou de purs jeux de l'imagination — ce témoignage a été interprété par les scientifiques modernes dans un sens purement rationnel.

D'abord, il est entendu que les états d'oraison et les phénomènes, concomitants ou subséquents se ramènent à des cas pathologiques connus et « scientifiquement » définis. On fait remarquer que sainte Thérèse a été, toute sa vie, une malade et que cela suffit pour vicier tout de suite la valeur objective de ses affirmations. En quoi consistait sa maladie? On lui en a attribué un grand nombre, on l'a accusée des pires tares physiologiques. On a commencé par dire qu'elle était folle, puis hystérique, névrosée, hypnotique et somnambulique, et, en fin de compte, quand on s'est aperçu que tout cela ne tenait pas debout, quand les théories de Charcot et de l'École de Nancy ont été abandonnées comme ne répondant à rien de réel, quand on a bien voulu constater le vague, l'imprécision, l'inconsistance d'une terminologie dite scientifique, qui ne servait qu'à masquer l'ignorance, on a tenté d'expliquer ces états par l'action d'on ne sait quel mystérieux subconscient doué de facultés si hautes qu'il ne lui reste pas grand'chose à faire pour se confondre avec le Dieu des théologiens.

Toutes ces explications ont été maintes fois et surabondamment réfutées par les spécialistes de la mystique. Je n'ai pu, dans mon livre, qu'y renvoyer mes lecteurs. En somme, le grand argument des apologistes de sainte Thérèse contre leurs adversaires, c'est que ceux-ci confondent perpétuellement les états mystiques avec les manifestations physiologiques qui s'y rattachent; que, négligeant le côté psychologique, ils laissent inexpliqué tout l'essentiel du phénomène; ou bien que, s'ils se préoccupent du côté psychologique, comme les théoriciens du subconscient ou les disciples de Freud, ils nous proposent, pour l'expliquer, de pures hypothèses qui ont la fragilité d'un château de cartes et qui laissent toujours dans l'ombre quelque élément capital du problème.

* * *

A toutes ces raisons excellentes je me permettrai seulement d'ajouter ces deux remarques personnelles : d'abord, on a fait grand état des maladies de sainte Thérèse et on en a pris prétexte pour jeter la suspicion sur ses états mystiques. Certains écrivains catholiques, emboîtant le pas aux adversaires du surnaturel, ont cru devoir atténuer ces maladies, les reléguer dans l'ombre, comme si elles constituaient contre eux un argument gênant. J'estime, au contraire, qu'il faut mettre ces maladies en pleine lumière, ces maladies d'un caractère si mystérieux, quoi qu'en disent les médecins, et qu'il est si difficile de diagnostiquer, à quatre siècles d'intervalle et d'après des documents dépourvus de tout caractère scientifique. J'ai cru pouvoir démontrer que les phénomènes mystiques en question, bien loin d'avoir causés ou conditionnés par ces maladies, paraissent, au contraire, en avoir été les causes. En effet, ces maladies se sont, en général, produits après un grand choc moral chez la sainte, ou après des états mystiques bien caractérisés. Pour peu qu'on y réfléchisse, la chose paraîtra des plus vraisemblables. Si le simple travail intellectuel ou encore ce qu'on appelle « la fièvre de l'inspiration » chez un poète ou un écrivain d'imagination, produit un tel trouble dans sa sensibilité et, quelquefois, un tel épuisement physique, comment des états beaucoup plus violents, tels que les états d'oraison, l'extase ou le ravissement, n'auraient-ils pas une répercussion beaucoup plus profonde dans l'organisme? Si sainte Thérèse a été une grande malade, c'est qu'elle a dû payer par ses maladies la rançon des hautes faveurs spirituelles dont elle fut comblée. Un organisme humain ne peut pas résister, du moins sur le moment, à des états pareils. Et cependant sainte Thérèse nous assure que, la crise physique une fois passée, elle se porte mieux qu'avant et que ces états mystiques lui valent, chaque fois, un regain de bien-être et de force corporelle.

Rappelons-nous enfin le mot de Pascal : la maladie est l'état naturel du chrétien! Le chrétien parfait est un inadapté, qui ne peut que souffrir, dans son corps comme dans son âme, de cette inadaptation à un milieu transitoire. Sainte Thérèse aussi, qui voyait dans la souffrance un des grands moyens de purification

spirituelle, bien loin de rougir de ces maladies, y verrait plutôt des faveurs spéciales de Dieu, une véritable ascèse préparatoire pour purifier son âme et affiner sa sensibilité, en un mot pour la rendre digne, corps et âme, des états inouïs auxquels elle fut élevée...

D'autre part, ce qui vicie toutes les conclusions des adversaires du surnaturel, c'est qu'ils sont infidèles à leurs propres méthodes qui reposent toutes sur l'expérience. Ils se refusent à admettre l'expérience mystique, sous prétexte qu'elle échappe à tout contrôle, qu'elle est impossible à faire ou à refaire. Cependant, depuis que le monde est monde, ces expériences ont été faites maintes fois par les mystiques. Sainte Thérèse a répété ces expériences pendant toute une partie de sa vie. De ce que vous ne voulez pas ou ne pouvez pas vous mettre dans les conditions requises pour préparer au moins cette expérience, il ne résulte nullement qu'elle soit impossible.

Et de ce qu'elle est rare en somme, et difficile à faire, il ne résulte pas davantage qu'elle soit dénuée de toute valeur objective. Toutes les expériences scientifiques sont difficiles à faire et elles ne peuvent pas l'être par le premier venu. Le simple établissement d'un fait historique requiert non seulement toute une méthode, mais des qualités d'esprit qui ne sont point banales. A plus forte raison, lorsqu'il s'agit d'établir des faits aussi rares, des réalités aussi délicates que les états mystiques. On nous dit qu'il y a certains problèmes de mathématiques supérieures qui ne peuvent être compris, dans le monde entier, que par trois ou quatre esprits d'élite. Très certainement, les problèmes de la mystique requièrent des intelligences encore plus exceptionnelles.

Quoi qu'il en soit, par ce refus initial d'admettre l'expérience mystique, les adversaires du surnaturel escamotent tout l'intérêt réel du problème. Ils nous disent : sainte Thérèse était une folle, une hystérique, une névrosée, elle avait des fièvres paludéennes, ou encore elle souffrait d'une intoxication médicale. C'est possible, mais, même si c'était démontré, qu'est-ce que cela peut nous faire?... La chose essentielle pour nous, c'est de savoir si, oui ou non, ces états mystiques répondent à quelque chose d'objectif, si oui ou non, sainte Thérèse a eu des communications avec un monde inconnu, — « ce monde inconnu, disait William James, qu'il est aussi absurde de nier *a priori*, qu'il le serait pour l'aveuglé de nier la lumière... »

Or, pour se dispenser de répondre à cette question, il est trop simple vraiment de commencer par la nier.

* * *

C'est d'autant plus grave, dans l'espèce, que perpétuellement, d'un bout à l'autre de ses écrits, sainte Thérèse se donne comme une expérimentatrice. Sans cesse, elle revient à cette formule : « Pour le comprendre, il faut l'avoir éprouvé. » Toutes ses affirmations reposent sur des faits d'évidence intérieure.

Sans doute, cette évidence intérieure est incommunicable. Le mystique ne peut pas la faire naître dans les autres esprits. Mais sainte Thérèse va plus loin que ne vont, d'ordinaire, les mystiques. Elle ne se borne pas à affirmer un fait, — ce fait qui échappe à l'expérience ordinaire — elle réfute toutes les objections qui tendent à confirmer ou à nier l'existence de ce fait. On dirait qu'elle a prévu d'avance les plus modernes théories, même celles qui font du subconscient ou de l'instinct sexuel la clé de voûte de tout notre édifice mental.

Sans doute l'affirmation mystique reste toujours invérifiable sur son fond. Mais, quand il s'agit de sainte Thérèse, les preuves indirectes acquièrent une valeur extraordinaire : et d'abord le haut caractère intellectuel de ses visions et, en général, de ses états mystiques; l'intelligence métaphysique qui s'est développée chez cette nonne de peu de lecture, de peu de culture théologique, — intelligence si subtile et si vigoureuse, que Thérèse d'Avila a pu être considérée, comme une véritable doctoresse de la théologie mystique; et, sans parler de sa mystérieuse influence sur les âmes et de l'action mondiale de sa pensée et de sa réforme, l'illumination que projettent dans l'esprit certains de ses phrases, certains de ses mots, — et enfin l'accent si troublant de certaines de ses révélations...

À ce propos, laissez-moi vous lire, en finissant, ce pathétique passage où elle nous raconte comment, au plus fort de ses angoisses, elle entendit le Christ lui parler avec une telle douceur et une telle force, que la paix lui fut rendue instantanément. La mal-

Lettre du curé Pecquet à un incroyant de ses amis

MONSIEUR LE CHEF DE GARE ET CHER AMI,

Il faut que je vous conte la belle vie du frère Simplicien dont je viens de lire le récit dans une revue, que je reçois en seconde lecture (1). Vous verrez par là que la religion catholique s'accommode de tous les caractères, et combien les natures anarchistes comme la vôtre trouvent plus aisément la paix dans la pratique de l'amour de Dieu que dans l'obéissance aux ordres du Syndicat National.

Le frère Simplicien, monsieur le chef de gare, naquit en France, dans un château, voilà quarante ou quarante-cinq ans. Son père, le père de sa mère et tous ses aïeux, en remontant jusqu'à la deuxième croisade, appartenaient à la noblesse. La plupart d'entre eux avaient brillé sur les champs de bataille. Vous me direz que nos ancêtres ont aussi pu se distinguer dans des expéditions glorieuses. Mais notez que c'était au dernier rang. Ils pansaient et sellaient les chevaux des officiers; ils donnaient des coups d'estoc et de taille; plus tard, ils tirèrent du fusil et chargèrent à la baïonnette. Cependant, quand ils étaient héroïques, c'était toujours en obéissant; et c'est pourquoi les gens de notre sorte apportent volontiers l'instinct de soumission en venant au monde. Tandis que les hommes dont descendait le frère Simplicien occupèrent des postes de commandement qui les rendirent naturellement autoritaires; et ils légèrent à leur rejeton un tempérament rebelle et le goût manifeste de ne se soumettre à personne.

Dans ses premières années d'étude, il reçut beaucoup plus de taloches que de compliments, et les pères Jésuites, chez qui il essaya de faire ses humanités, déclarèrent qu'il était *indocilis et iracundus*, insoumis et querelleur. Pour qu'on dise cela du fils d'un officier supérieur, monsieur le chef de gare, il faut que le gaillard soit carrément insupportable. Vous et moi, nous aurions été renvoyés et priés d'aller nous faire pendre ailleurs. On permit toutefois au jeune indomptable de poursuivre jusqu'au baccalauréat, qu'il rata avec une sérénité parfaite. Après quoi, il s'alla présenter aux Capucins de Marseille qui l'acceptèrent à l'essai. Bientôt, cependant, les Révérends Pères s'avisèrent qu'ils ne tireraient jamais de lui un moine du type courant et ils le renvoyèrent dans ses foyers.

Loin de jeter son froc aux orties, notre gentilhomme continua de s'en vêtir et je vous dirai qu'il le porte encore; il persista de même à marcher pieds-nus et à se ceindre de la corde à trois nœuds; quant à l'esprit de saint François d'Assise, il en possédait naturellement une si grande provision qu'il n'aurait pu le perdre entièrement lors même qu'il l'aurait voulu.

Vous qui avez le goût des idées et la passion des synthèses, vous me demanderez peut-être, monsieur le chef de gare, ce que c'est que l'esprit franciscain dont on parle tellement dans les journaux? Je n'y ai pas assez réfléchi pour le savoir à fond. Mais, il me semble que c'est une sorte de virginité et d'entêtement de l'intelligence qui nous porte à rejeter tous les préjugés du monde, à ne pas nous en laisser trop facilement accroître, à tenir pour absurdes les modes successives dont s'engouent et se dégoûtent les pauvres humains, et à n'en faire finalement qu'à notre tête, quand du moins les idées de notre tête s'accordent avec les conseils de l'Evangile et les commandements de l'Eglise. D'où

Louis BERTRAND,
de l'Académie française.

(1) La revue où mon oncle curé a lu la biographie du frère Simplicien, est le *Correspondant* du 10 janvier 1927.

heureuse était abandonnée par ses confesseurs, considérée par ses compagnes et par le clergé d'Aviala comme une illuminée des plus dangereuses, dont les visions étaient certainement d'origine démoniaque. On la menaçait de la dénoncer à l'Inquisition. On l'empêchait de communier et même de se livrer au recueillement.

« Un jour, dit-elle, que j'étais plus accablée que jamais par cette affliction, je quittai l'église et je vins me réfugier dans un oratoire de notre monastère. Je m'étais privée pendant plusieurs jours de la communion et de la solitude qui était toute ma consolation. Je n'avais personne avec qui je pusse communiquer, car tout le monde était contre moi... Etant donc dans cet oratoire, privée de la consolation de rencontrer une âme que je pusse rendre confidente de mes peines, incapable de prier ou de lire, brisée par la tribulation, mourante d'effroi d'être trompée par l'esprit des ténébres, livrée à toutes les angoisses du trouble et ployant sous la tristesse, je ne savais plus que devenir. Non, jamais, ce me semble, cette douleur, que j'avais tant de fois ressentie, n'avait été si percante ni si cruelle. Je restai ainsi de quatre à cinq heures, ne recevant aucune consolation, ni du ciel ni de la terre, savourant toute l'amertume de la souffrance où Notre-Seigneur me laissait, et en proie à l'appréhension de mille dangers. Or, tandis que j'étais dans cette extrémité d'affliction, tout à coup j'entendis ces paroles : « Ma fille, c'est moi! n'aie pas peur, je ne t'abandonnerai pas!... » Et voilà qu'à ces seules paroles, je sentis renaître la sérénité et qu'au triste état de mon âme succéda soudain la force, le courage, l'espérance, la paix, la lumière : en un instant, j'avais été si complètement changée, que j'aurais hardiment soutenu contre le monde entier que ces paroles venaient de Dieu... »

* * *

La chose réellement prodigieuse, c'est qu'en effet, elle ne douta pas un seul instant. Et pourtant, voilà des semaines, des mois peut-être des années, qu'elle demande à être délivrée de ces visions si dangereuses, qui amènent contre elle toute une ville et qui la font soupçonner des pires accointances. Sa défiance à l'égard de ces visions et de ces paroles intérieures est au suprême degré; elle est abîmée dans le découragement, ivre de contrition et d'humilité. Et voici que, dans le même moment, elle entend ces divines paroles, ces paroles si douces et si sublimes que, rien qu'à les entendre, son cœur se fonde de tendresse et d'adoration : « Ma fille, c'est moi! » et, tout de suite, malgré ses résistances, malgré tout ce qu'on a fait pour lui persuader le contraire, elle est convaincue que ces paroles viennent de Dieu, et que c'est le Christ qui est là : « Jésus, fils de la Vierge... »

Oh! je sais bien ce qu'on peut répondre : c'est que malgré toutes ses défiances, malgré ses prières pour être délivrée de ses visions, au fond, elle désire de tout son cœur un signe qui la justifie à ses propres yeux comme aux yeux du monde, — et qu'en somme, les paroles qu'elle entend, ce n'est que son désir objectivé... Mais elle-même a prévu ces objections et elle y a répondu avec une netteté singulièrement embarrassante pour l'adversaire. Elle a, en quelque sorte, établi les règles qui permettent de distinguer ces communications mystiques des hallucinations de l'ouïe, comme des suggestions de la conscience ou de l'inconscience... En définitive, Mesdames et Messieurs, nous aurons beau faire et beau dire, nous sommes devant elle comme des pauvres aux mauvaises places du théâtre et qui suivent le jeu des acteurs sur le visage des spectateurs privilégiés qui, eux, voient toute la scène : sainte Thérèse, avec les autres mystiques, a été un de ces spectateurs privilégiés. De toute certitude, elle a vu des choses que nous ne voyons pas. Or, il est certain que ce que nous ne voyons pas dépasse infiniment ce que nous voyons. Non seulement, sainte Thérèse nous a rapporté des nouvelles de ce monde inconnu, des nouvelles étranges et qui portent le trouble et la lumière au plus profond de nous-mêmes, mais personne ne nous aura plus approchés qu'elle du mystère. Et, par ce mot, je n'entends pas l'Inconnaissable de nos positivistes, mais la réalité suprême, l'Être des êtres, — cet Être qui est une pensée, où s'abîme la nôtre et sans laquelle, pourtant, notre pensée humaine n'est plus qu'un accident inexplicable, un commencement qui ne mène à rien, une absurdité incompréhensible...

vous pouvez conclure, mon cher ami, qu'un homme possédant l'esprit franciscain passe souvent pour distrait, singulier, irrégulier cynique, anachronique, révolutionnaire et anarchiste; mais, cela lui est bien égal. Se souciant seulement de plaire au Père Céleste, il se moque autant de sa réputation que de celle des autres; il met souvent les pieds dans le plat; brigue peu les honneurs; aime les gens et les bêtes, les sciences et les arts, et aussi la nature, sans se soucier d'en demander la permission ni la recette à personne; semble parfois sourd, aveugle, muet ou tout au moins mal embouché; enfin, il est tel que je voudrais être et vous souhaite de devenir: bon, modeste, courageux, suffisamment dévôt et inaltérablement joyeux.

Après avoir souhaité le bonjour aux pères Capucins, le frère Simplicien s'embarqua pour l'Indo-Chine. Il y apprit l'annamite dans un village perdu où il était seul à parler français, vivant comme un pauvre, couchant sur une natte, se nourrissant de riz de montagne relevé de « nuoc-man », sorte d'extrait de poisson pourri que les Européens arrivent rarement à trouver mangeable.

Le bon Tertiaire franciscain ne perdait pas son temps en Extrême-Orient. Il prêchait, il convertissait des foules d'indigènes et les amenait aux pieds des prêtres espagnols qui n'avaient plus qu'à les baptiser. J'ignore quel était sa méthode d'évangélisation. Sans doute, insistait-il sur l'essentiel et passait-il facilement sur l'accessoire. Il vécut parfaitement heureux jusqu'au jour où son système d'apostolat le brouilla avec les missionnaires du pays. Il lâcha, paraît-il, des gros mots, à l'adresse de gens qui n'y étaient pas habitués; attrapa un de ces cafards auxquels on ne résiste point, finit par dire adieu à ses catéchumènes, et demanda d'être rapatrié comme indigent.

Le pauvre frère avait grand besoin d'être remonté quand il fut de retour en France. Un père Jésuite de ses anciens maîtres le consola d'un premier apostolat difficile en lui en offrant un second d'un genre aussi pénible, qu'il entreprit avec un nouveau courage.

Il y a, paraît-il, aux portes de Toulon, ville démocratique, progressiste et républicaine, un faubourg encore plus émancipé, si possible, où tous les habitants sont des anticléricaux conscients, organisés et, par conséquent, forcenés. C'est La Loubière, où se trouvent par surcroît un vaste cimetière mélancolique, une usine à gaz, puante comme les cinq cents diables, des quartiers lépreux, une carrière abandonnée où sont blotties de nombreuses masures, et des terrains vagues où campent des romanichels. Le frère Simplicien trouva ce lieu à sa convenance et il s'y établit dans un poulailler désaffecté.

Lorsqu'il en sortait, il était d'abord invariablement insulté par les petits voyous de l'endroit, renforcés de leurs parents. Tantôt il laissait faire patiemment. Tantôt il interrompait sa contemplation pour rosser ces mal élevés. Un jour même, comme un charretier l'avait bousculé, il lui arracha le fouet des mains et lui en appliqua quelques douzaines de coups par le visage.

Ces façons d'agir lui attirèrent peu à peu l'estime et l'affection des gens simples au milieu desquels il vivait. Ce furent les enfants qui les premiers s'approprièrent. Le frère Simplicien jouait aux barres avec eux et leur enseignait le catéchisme. Puis, vint le tour des grandes personnes pour qui notre franciscain rêva de construire une église. Il recueillit, en mendiant, beaucoup d'argent; il acheta un terrain; il requit un prêtre de bâtir le temple et fonder la paroisse, et il disparut ensuite, en difficulté avec ses bienfaiteurs.

Ce ne fut pas la seule église qui sortit de terre, grâce au frère Simplicien. Il s'arrangea pour en construire une dizaine d'autres. Tantôt il quêtait; tantôt il charriait des pierres avec son âne. On le voyait aussi, selon les besoins, manier la truelle comme un maçon, dresser des plans aussi bien qu'un architecte ou porter le mortier comme un parfait goujat.

Ce ne fut pas non plus la seule fois qu'il se brouilla avec ses bienfaiteurs. Mgr Guillaibert, évêque de Fréjus, disait volontiers que le frère Simplicien avait le génie de l'ingratitude. Ce n'est pas une vertu, mais ce n'est pas non plus un crime sans rémission. Où irait-on, monsieur le chef de gare, s'il fallait rester toute sa vie aux ordres de ceux qui vous ont donné quelque argent pour construire une église ou un patronage? Obligerait-on les curés qui ont un compte de chèques-postaux à exécuter les fantaisies de tous les millionnaires qui leur ont envoyé cent sous? Est-ce que vous-même, mon cher ami, vous attendez une reconnaissance éternelle des voyageurs à qui vous avez délivré des billets de train? Tirer des bourses bien garnies quelque argent pour les bonnes œuvres, c'est un peu comme si on donnait aux riches un billet d'entrée au Royaume de Dieu. Je suppose que le frère Simplicien se disait, lorsqu'il n'espérait plus rien extorquer à ses bienfaiteurs:

—Je les ai assez eus et par conséquent assez vus. On ne peut raisonnablement tout leur prendre. Ils ont accompli grâce à moi une belle action. Qu'ils continuent sans moi leurs autres besognes. Je vais tâcher d'aller ailleurs provoquer de nouvelles générosités.

Et devenu insupportable en un lieu, le bon frère, sans même ôter la boue de ses sandales, fuit dans un autre pour la plus grande gloire de Dieu.

Et il n'y a pas seulement que ses chaussures dont il néglige de secouer les poussières. Le reste de sa mise n'est pas plus propre. Tout au soin de son âme, le frère Simplicien oublie de s'épiler, de se raser, et même de se laver. Il suit le conseil de l'Evangile qui recommande de n'avoir qu'une tunique; il n'en change qu'à tous les tremblements de terre et y abrite une peupée de ces parasites que les mondains tiennent généralement en mépris. Il couche auprès de son âne dans un hangar et reçoit cette bonne bête à sa table. Il ne rend pas toujours leur politesse à ceux qui le saluent, prétextant qu'il est souvent sourd, aveugle et distrait. Enfin, il est plein de défauts, au sentiment d'une foule de gens qui sont pleins de péchés. Pour nous, monsieur le chef de gare, nous les lui passerons volontiers, sachant qu'ils ne sont pas de nature à compromettre la destinée des empires et à faire le malheur du genre humain. Nous admirerons plutôt que le frère Simplicien, dont ce n'était pas l'état d'aller dîner dans les ambassades, donnait, par l'exemple de sa vie, d'utiles leçons aux mondains qui le rencontraient.

Aux hommes, il prêchait, sans ouvrir la bouche, qu'on ne réalise pas sa prédestination en se contentant de mettre de la brillanteur sur ses cheveux et des sous-pieds en feutre à ses souliers. Les dames, il ne s'en souciait pas, à moins qu'elles ne fussent malheureuses ou portées à faire l'aumône, estimant qu'il y avait bien assez d'autres apôtres et confesseurs pour les pousser à la perfection. Et quant à son âne, jamais ce bon compagnon ne lui dit de sottises ni ne le porta au mal.

Je ne vous conterai point par le menu, monsieur le chef de gare, la belle conduite du frère Simplicien pendant la guerre, ni comment il devint l'ami des soldats Annamites, tourneurs d'obus, qu'il reconforta durant leur séjour en France et qu'il reconduisit plus tard, lui-même, en leur pays. Il partageait leur existence, leur menu et leur vermine; il les harangait à l'occasion, les soignait quand ils étaient malades et conduisait au cimetière ceux d'entre eux qui mouraient sur la terre étrangère.

Il faut pourtant que je vous peigne encore la scène qui se passa dans une cathédrale de France à la Noël dernière. Le temple était plein, comme toujours à pareille fête. Tout le monde célèbre Noël, jusqu'aux esprits forts de votre espèce. C'est un si beau jour que les animaux eux-mêmes devraient le fêter, d'après saint François d'Assise, en mangeant de la viande ou, tout au moins, double ration. La foule n'était pas très recueillie pendant l'office. Quand il fut terminé, les prêtres se hâtèrent

vers la sacristie, et l'organiste joua une éclatante *Marche des Rois* aussi bien pour entraîner les gens dehors, que pour montrer ce qu'il savait faire. Cependant, dans l'ombre d'un pilier, un moine loqueteux restait à prier, le regard noyé d'extase, tout en Dieu, sans murmurer une parole. C'était le frère Simplicien, revenu d'Annam, et qui passait par hasard en son pays. Deux jeunes couples le frôlèrent sans d'ailleurs le reconnaître. Ces beaux officiers qui passaient au bras de leurs compagnes étaient ses frères. Ils paraissaient très heureux. Mais j'imagine qu'ils le seront toujours moins que le pauvre moine auquel aucun d'eux ne prit garde.

Car la vie continuera, monsieur le chef de gare. Ces hommes grisonneront. Leurs épouses vieilliront. Ils auront des rhumatismes, des déceptions et d'innombrables autres peines. Elles auront de fausses dents et des cheveux de rechange, elles boiront de l'eau de Vichy, mettront des lunettes et diront « Merci Marie! » à leur femme de chambre qui les aura poussées dans l'auto comme un ballot. Quant au frère Simplicien, je ne le vois ni vieillir, ni s'enlaidir, ni changer nullement, ni jamais assister à l'écroulement de son bonheur.

Mais je m'aperçois que j'abuse peut-être de votre précieux temps. Comme vous avez sans doute autre chose à faire qu'à lire mes lettres et que je ne veux pas être cause d'un accident de chemin de fer sur le territoire de la paroisse, je termine, monsieur le chef de gare, en vous souhaitant le bonjour et en vous priant de venir, dimanche prochain, goûter de mon *Saint-Estèphe*.

Votre vieil ami :

Lucien-Joseph PECQUET,
Curé de Bétaumont.

Pour copie conforme :
OMER ENGLEBERT.

Une hirondelle dans l'église ⁽¹⁾

*Cris de cristal criblant le pur silence, — écoute! —
Flèche de gazouillis qui file sous la voûte,
Rumeur d'un nid de juin dans la paix du saint lieu, —
Puis, silence plus dense et comme aux pieds de Dieu...
Une hirondelle dans l'église!*

*Elle n' a fait qu'entrer dans le temple, surprise
De l'air gazé d'encens et picolé de feu,
Puis s'en est retournée à tire-d'aile au jeu
De la tribu qui plane et jase dans la brise.
Certes, le bain d'azur est tiède ce matin;
L'aile tend et détend ses plumes de satin
Avec une souplesse ou le cœur se délecte;
On monte, on plonge, on n'a que le choix de l'insecte;
La floraison des blés barbus embaume l'air,
Et la joie a gonflé toute l'herbe et toute chair.
Pourtant, dans la pénombre où crépitait la cire,
Dans l'atmosphère d'huile odorante et de myrrhe,*

*La mignonne a senti vaguement le recel
D'une Présence plus auguste que le ciel.
Elle n' a fait qu'entrer, — mais se souvient et songe,
Et dans le porche ouvert tout à coup se replonge...
Moment étrange! Il est onze heures du matin;
Un chariot de foin passe dans le lointain;
La plaine en fleurs bourdonne au pied de la tour grise;
Seule, psalmodiant un motet argentin,
Une hirondelle dans l'église!*

*Que dit-elle, ô mon Dieu? Quelle étrange ferveur
Fait battre sourdement ce pois rouge, son cœur?
Pourquoi module-t-elle, en rasant la verrière,
Un babil d'allégresse et presque de prière?
Aurait-elle senti, par un instinct obscur,
Que les rayons dorés qui remplissent l'azur
Ne sont que les reflets de ceux du tabernacle?
Aurait-elle reçu, par un exquis miracle,
La mission d'enclorre en sa petite voix
L'hommage universel des plaines et des bois?
Mais, virant vers le chœur, la bestiole — face
Au tabernacle — crie en voletant sur place...
On dirait que son bec a zéayé : « Jésus! »...
Vertige! aurais-je l'œil et l'oreille déçus?
Ou revivrais-je au temps de saint François d'Assise?...
Une hirondelle dans l'église!*

*Jésus! vous savez bien que je vous aime un peu.
Votre grâce parfois tombe en gouttes de feu,
Et lorsque j'ai goûté le Pain eucharistique,
Votre Nom adorable est comme une musique...
Mais comme ils sonnent creux, mes pauvres mots d'amour!
Qu'aurai-je à vous offrir, lorsque viendra mon jour,
Moi dont le faible cœur involontaire glisse
Aux vallons odorants, selon la pente lisse?
Mes frères, je le sais, disposent autrement
La balance où sera pesé le jugement.
Il en est qui, vêtus de bure et ceints de corde,
Eurent la pénitence et la miséricorde;
D'autres, patiemment, de l'aube jusqu'au soir.,
Tissent en dur tissu de mailles le devoir;
D'autres ont l'éloquence et d'autres ont la force
Gonflant d'un fier effort les pectoraux du torse;
D'autres ont la candeur des lis médiévaux;
D'autres ont la science et les rudes travaux;
Moi, flâneur indolent, loin de la tâche austère,
Je mêle un peu de songe aux parfums de la terre
Et je noue, en musant tout le long du chemin,
La chimère d'hier à celle de demain.
Heureux encore si, dans mes vagues royaumes,
Je ne rencontre pas un peuple de fantômes
Qui, du néant charnel avivant les appas,
Réveillent le péché que je ne commets pas.
Mais cependant, Seigneur, marqué de votre signe,
Je reste, quoique mille et mille fois indigne
D'un destin aussi noble et d'un titre aussi beau,
Votre cohéritier régénéré dans l'eau,
(Permettez qu'à vos pieds humblement je m'en vante)
Et votre serviteur, fils de votre servante.
Ainsi donc, ô mon Dieu, sans exiger le dû
D'une trop héroïque et stoïque vertu,
Considérez le cœur de votre créature,
Pour qu'il se prenne à battre en esprit de droiture.
Et puisque, seul parmi les dons et les javeurs
Dont il vous plaît d'orner mes frères et mes sœurs,*

(1) Ce beau poème est extrait d'un volume de *BUCOLIQUES* que M. VICTOR KINON publie ces jours-ci à la Renaissance du Livre et dont plusieurs ont paru ici même. Nous reviendrons sur cette contribution nouvelle d'une œuvre poétique déjà si riche et si belle, et nous remercions l'auteur de son aimable bienveillance.

*Vous m'avez réservé l'art étrange d'enclorre
Le battement du cœur dans le verbe sonore,
Agréez que les mots conjugués mollement
Balancent à vos pieds un cantique charmant,
Pour que l'émotion fragile dont s'irise
Le cristal nuancé de mon âme indécise
Ne s'évapore pas tout entière en frissons,
Et que je sois du moins, par mes humbles chansons,
Une hirondelle dans l'Eglise!*

VICTOR KINON.

Après les élections autrichiennes.

Il n'y a pas lieu de se féliciter du résultat des élections au Conseil national autrichien. Il est, en effet, des circonstances où ne pas remporter la victoire, tout au moins ne pas faire un progrès notable, sont, à proprement parler, l'équivalent d'un recul. Tel est le cas de l'Autriche.

Dans l'ancien Parlement fédéral autrichien, les chrétiens sociaux disposaient de 82 sièges, les pangermanistes — leurs alliés — de 10, le *Landbund* apparenté à ces derniers, de 5; les social-démocrates, de plus de 68. Dorénavant, ces sièges seront répartis comme suit : 75 aux chrétiens sociaux; 10 aux pangermanistes; 9 au *Landbund* (agriculteurs); 71 aux social-démocrates.

À Vienne, la situation reste sans changement. Au Conseil national, la capitale sera représentée par 29 social-démocrates et 16 chrétiens sociaux; au sein du Conseil municipal, par 42 de ces derniers et 78 social-démocrates.

Lors des élections législatives de 1923, ceux-ci avaient obtenu 1,311,870 voix; aujourd'hui, ils en obtiennent 1,542,108 : soit une augmentation de plus de 200,000. Les chrétiens sociaux avaient bénéficié, en 1923, de 1,490,870 suffrages; les pangermanistes de 259,375. A l'heure actuelle, ces deux partis obtiennent — en leur adjoignant d'autres petits groupes encore — 1 million 728,115 suffrages. Il y a donc recul. Tous les partis non-socialistes représentés au Conseil national ne disposent donc que de 442,355 voix de majorité sur les socialistes, sur un total de 3 millions 461,377 suffrages.

Il résulte de ces chiffres que non seulement l'Autriche chrétienne n'a pas été à même de repousser l'assaut de ce « bolchévisme aux neuf dixièmes » qu'est le marxisme autrichien, mais qu'elle a perdu du terrain. Cela signifie la continuation de ce régime démocratique qui est un malheur pour le pays, car la caractéristique de ce régime, c'est qu'une puissante opposition empêche toutes les mesures utiles et décisives que voudraient prendre les représentants du gouvernement.

La rivalité entre les partis, les sempiternels compromis, le chaos régnant actuellement au sein du Conseil national à la suite de la dépendance dans laquelle l'administration et la justice se trouvent vis-à-vis du Parlement : tout cela se reproduit intégralement presque dans chaque bureau de sous-préfet, et dans chaque tribunal. Dès lors, dans le domaine de la justice comme dans celui de l'administration, ce n'est plus la neutralité apolitique qui joue le rôle décisif : tout commence à être envisagé de plus en plus du point de vue des programmes et des partis. Pauvre Autriche!

* * *

Il se peut que pour certains petits Etats d'Europe centrale, la démocratie soit devenue un facteur tolérable, du fait d'une habitude séculaire. Elle n'en est pas moins une calamité pour l'Autriche. Il y a en Europe centrale, notamment en Rhénanie, en Westphalie, à Berlin, en Silésie, de nombreux catholiques s'enthousiasmant pour la démocratie. L'ancien régime hohen-

zollernien et « est-elbien » (1) leur était si préjudiciable qu'ils en sont toujours à pousser des soupirs de soulagement. Il est de toute évidence qu'aujourd'hui encore, ils ne voient pas comment, au nom de la soi-disant « rationalisation » économique, de l'américanisation et de la ploutocratisation, un nombre de plus en plus élevé d'aristocraties d'argent et de monarchies d'argent s'édifient à l'abri de la façade démocratique. Que dès lors, des organisations telles que le *M.-Glabbacher-Volksverein*, que des professeurs tels que Tischleder, Schreiber ou Lauscher, prennent fait et cause pour la démocratie; c'est affaire à eux; Rhénans et Westphaliens. Mais faites donc grâce de leur idéologie à la chrétienne Autriche! En Autriche, ce sont d'autres traditions, d'autres habitudes, avant tout une autre ambiance et d'autres groupements de partis. A l'Autriche, il faudrait avant tout une autorité forte et stable.

La dictature, voilà le salut.

Il n'y a pas en Autriche, dira-t-on, d'éléments permettant une dictature chrétienne. Münchenhausen se soulevant lui-même dans les airs par les cheveux, est un personnage de légende. Soit! Il n'est pas moins permis de croire qu'un pouvoir chrétien fort et stable serait pour notre pays nécessaire. Et il est de notre devoir de dénoncer comme illusions certaines rêveries démocratiques, parce que tel est toujours le devoir d'un chrétien. Il doit démasquer les illusions et prendre fait et cause pour la vérité, même si à tel moment ou à tel autre, cette vérité n'est pas à même de devenir une réalité concrète. En novembre 1918, l'Autriche chrétienne a promptement et de cœur léger sacrifié une dynastie vieille de bien des siècles. Ne semble-t-il pas qu'elle doive expier aujourd'hui son attitude à l'égard du noble chrétien que fut l'empereur Charles?

* * *

Le résultat des élections est d'autant plus affligeant pour l'Autriche chrétienne que, vu le caractère, les personnalités, les actes de la social-démocratie autrichienne, en tant qu'ils se sont manifestés au cours de ces dernières années, on aurait pu s'attendre, de la part de cette Autriche-là, à une résistance bien plus vigoureuse. Car le marxisme autrichien ne se borne nullement à offrir au monde des ouvriers, des avantages matériels. Sous beaucoup de rapports, sa politique économique est celle de Moscou. N'a-t-on donc pas constaté de *visu* l'influence délétère du soviétisme dans tous les domaines de la vie économique? Ne finit-il pas toujours par scier la branche sur laquelle sont assis les ouvriers? A la politique économique de la social-démocratie autrichienne vient se joindre dans le domaine politico-religieux un antichristianisme très marqué. C'est le marxisme promu au rang d'une espèce d'*ersatz* de la religion. C'est un véritable satanisme, une lutte méphistophélique et destructrice contre toutes les idées et traditions chrétiennes. C'est une expérience véritablement diabolique dont l'âme enfantine et populaire devient la victime dans les domaines qui lui sont accessibles : écoles, presse, théâtres, cinémas.

Si du moins les représentants du marxisme autrichien n'étaient pas dépourvus d'une quantité tant soit peu respectable d'idéalisme aveugle mais bien intentionné, d'une certaine intellectualité, fût-elle d'ordre négatif! Mais la plupart de ces leaders marxistes (la majorité sont des Juifs) sont des demi-intellectuels payant de si abondants tributs à l'élément « humain et trop humain », à l'égoïsme pur, qu'on se demande vraiment où ils puisent leur puissance de suggestion.

* * *

Voici ce que le *Pester Lloyd*, journal publié à Budapest en langue allemande, disait, le 22 janvier 1927, de la social-démocratie d'Autriche : « Ce parti est intellectuellement et moralement très inférieur aux autres partis social-démocrates d'Europe occidentale. Il serait injuste de reprocher aux social-démocrates autrichiens de ne pas compter de martyrs et de héros comme les Français Babeuf et Blanqui, de protagonistes prêts au sacrifice tels que l'Anglais Owen, d'hommes pleins de fougue et de science à la fois, comme Lassalle et Marx, enfin de ne vénérer comme héros que l'assassin (Friedrick Adler) d'un ministre inoffensif. En fin de compte, la plus belle fille du monde... En revanche, on est en droit de

(1) Les « hobereaux » prussiens personnifiant le régime des Hohenzollern sont, on le sait, particulièrement nombreux à l'Est de l'Elbe.

reprocher à la social-démocratie d'Autriche, et de ne pas lui pardonner ses méthodes de combat. Elle a conquis à Vienne la majorité et gouverne à l'hôtel de ville. Ce système de gouvernement n'est que malveillance et tyrannie. La classe moyenne est systématiquement anéantie au moyen d'impôts énormes. Les maîtres social-démocrates de la capitale ont fait en sorte que Vienne est évitée par les étrangers. Elle a perdu le rôle qu'elle jouait dans la vie économique internationale. Même comme centre scientifique et artistique, elle a dû rétrograder dans les pays de langue allemande, à la troisième ou à la quatrième place. Un parti qui utilise dans les luttes politiques les armes les plus répugnantes, qui favorise la corruption, qui met à la disposition de ses satellites, les prébendes les plus grasses, ne saurait prétendre ni à la sympathie, ni au respect. »

Comment se fait-il que dans la chrétienne Autriche, une telle social-démocratie ne se soit pas heurtée à plus de résistance? La répugnance à l'égard de l'U. R. S. S., l'hostilité contre la Russie des Soviets augmentent dans le monde entier. Comment se fait-il que l'Autriche chrétienne ne se soit pas défendue avec plus d'énergie contre les avant-postes du marxisme viennois?

Le grand coupable? Très certainement la paix dictée à Paris, qui a mesuré avec tant de parcimonie l'espace dans lequel doit vivre l'Autriche. La détresse économique qui en est résultée est devenue un terrain de culture naturel pour le radicalisme.

L'application pratique des conseils évangéliques ne peut être, disons-le une fois de plus, que l'apanage de certaines natures nobles, privilégiées. L'imposer par la force à une population entière, c'est faire « rougir », c'est transformer en radicaux beaucoup de gens n'ayant avec l'héroïsme que des rapports éloignés. La responsabilité des résultats peu satisfaisants des élections autrichiennes, c'est avant tout la politique de l'Entente.

* * *

Mais une part de responsabilité semble aussi incombier aux hommes politiques chrétiens d'Autriche. Mgr Seipel est un diplomate de génie (et reconnu comme tel dans bien des pays). Il se distingue aussi par une haute intégrité personnelle. Mais la question se pose de façon toujours plus pressante de savoir si la nature si douée de Mgr Seipel, si ses méthodes ne présentent pas certaines particularités? Celui qui possède, dans le domaine diplomatique et international les talents d'un Richelieu, devient-il par là *eo ipso*, le meilleur des leaders politiques et des lutteurs populaires? Nul ne songe aujourd'hui à jeter un voile sur la principale des fautes de Lueger, sous-estimant l'importance, pour la politique de partir de l'*intelligentsia*, de l'activité scientifique. Lueger pensait pouvoir arriver à tout à l'aide de seuls figurants. Aussi, lui mort, son parti s'est-il désagrégé.

On se rend compte aujourd'hui des fautes d'un Peter Spahn, de la faiblesse d'un comte Hertling. L'un et l'autre ne cessèrent de se montrer trop gouvernementaux. L'un comme l'autre ont constamment négligé de s'attaquer, avec cette décision que donne aux catholiques le sentiment de leur supériorité aux erreurs et aux méprises évidentes de la politique de l'Allemagne de Guillaume II.

Est-ce manquer à la vénération qui lui est due que de se demander si les dons naturels de Mgr Seipel n'ont pas de limites; de réfléchir notamment à certaines particularités de sa méthodologie? Est-ce, nous le répétons, lui manquer de respect que de se poser la question suivante: l'optimisme exagéré du chancelier, cet optimisme qui semble négliger ce qu'il y a de démoniaque dans le monde; le pacifisme de Mgr Seipel, ce pacifisme qui par dessus tout veut éviter les décisions d'imes, où les forces se confrontent et se mesurent, ce pacifisme qui repousse tout recours quelconque à la force, servent-ils le mieux, en ce moment, les intérêts du mouvement chrétien-social et du travail d'une Autriche terrassée?

Les mouvements politiques au sein du peuple chrétien dans le passé étaient couronnés de succès dans la mesure où ils étaient des combats menés au nom de l'idéal chrétien culturel, politique et économique, dans la mesure où ils étaient des mouvements *culturels*. Derrière O'Connell et ses amis palpitait la conception catholique de la vie, comme aussi, derrière Windthorst et ses partisans. Par contre la politique du parti chrétien social d'Autriche n'était-elle pas, ces temps derniers, dans une mesure trop grande,

une politique purement économique, une tactique économique, une politique « bourgeoise », d'efficacité douteuse? Et ce, à une époque où ce qui reste de la bourgeoisie chrétienne ne cesse de se prolétarianiser? Des mots d'ordre tels que « Protection du locataire », « Défense du schilling », « Droits de douane agricoles et industriels » sont-ils de nature à enflammer le peuple chrétien? Supposons la culture chrétienne et un programme véritablement chrétien de réformes sociales affirmant leur volonté de vaincre: ne seraient-ce pas là de plus puissants stimulants? Les peuples sains vivent de l'impulsion religieuse d'abord; puis des stimulants qu'ils puisent dans la contemplation de leurs grandes époques historiques, des héros dont s'embellit leur histoire, de la tradition.

* * *

Pourquoi à l'heure actuelle la Hongrie garde-t-elle une attitude si conservatrice vis-à-vis de tout bolchevisme, de toute démocratie douteuse? Pourquoi fait-elle, grâce à cette attitude, preuve d'une si puissante vitalité, de tant de force de résistance à l'égard de tous les ennemis de son peuple? C'est notamment parce que la Hongrie est si profondément ancrée dans la tradition magyare, parce qu'elle s'y est si solidement enracinée.

Pourquoi l'ordre conservateur règne-t-il à un si haut degré en Bavière? Pourquoi manifeste-t-elle, là où il s'agit du maintien de l'Etat bavarois tant de volonté et d'énergie? Pour une bonne part à cause de son loyalisme vis-à-vis de la maison des Wittelsbach, incarnation de la tradition et de la vigueur nationale bava-roises.

L'idéologie du parti chrétien social et ses publicistes ont sacrifié depuis novembre 1918 une trop notable partie de l'histoire et de la reconfortante tradition autrichienne. Ils n'auront fait que tarir par là les sources les plus importantes auxquelles le peuple s'abreuvait?...

Le mouvement luegérien, qui autrefois portait au pouvoir, à Vienne, une municipalité chrétienne-sociale, était nettement un mouvement de combat, fortement teinté d'antisémitisme, d'un antisémitisme qui ne cherchait pas à outrager les Juifs, ni à les dépouiller de leurs droits naturels. Non! cet antisémitisme là ne visait qu'à leur enlever leur situation prépondérante morale et numérique dans les banques et à la bourse, dans le domaine scientifique et dans celui de la littérature, au barreau et dans la médecine. Il voulait y réduire les Juifs à une part proportionnée à leur nombre, à une part qui aurait empêché un asservissement de la population chrétienne aux Israélites. Fallait-il donc sacrifier toute la tradition antisémite du mouvement Lueger au lendemain de la guerre mondiale et de la débâcle autrichienne, lesquelles avaient notablement renforcé en Autriche la situation morale et matérielle du *Judentum*? Convenait-il d'adopter une politique de « bras-dessus bras-dessous » avec le capitalisme juif, une politique de tolérance complète à l'égard de la science et de la presse juives? Certes la politique d'assainissement financier, les crédits accordés par la ploutocratie de l'Entente, obligeaient à prendre le monde juif en sérieuse considération. Mais était-ce bien nécessaire d'aller jusqu'au sacrifice d'intérêts chrétiens? La Hongrie ne devint-elle pas elle aussi, de par sa politique d'assainissement, tributaire de cette même ploutocratie ententiste? Cependant il ne vint à l'idée de personne, en Hongrie, de renoncer à la guerre de conquête chrétienne contre la juiverie hongroise; de renoncer à combattre l'influence des usuriers et des agioteurs juifs par l'introduction du *numerus clausus* (1).

* * *

Il y a autre chose encore. Ce n'est pas la politique seule qui est en jeu: ce sont encore les politiciens. S'agit-il d'un Parlement, les questions de personnes ont une importance quasi-décisive. Les intelligences et les caractères peuvent suppléer aux lacunes des programmes et surmonter les obstacles créés par le nombre. Le choix des candidats pour la représentation parlementaire du parti chrétien-social n'avait-il rien laissé à désirer? Qui l'affirmerait? A côté d'une douzaine — d'une douzaine et demie peut-être — d'hommes capables, on a compté beaucoup trop de figu-

(1) En vertu de ce *numerus clausus*, le nombre des étudiants de religion juive est limité à un certain pourcentage en Hongrie et en Roumanie, comme il l'était naguère dans la Russie tsariste.

rants sans importance et même quelques physiologies douteuses et à moitié compromises. Certes, les ouvriers, les artisans, les paysans ont droit à toute notre considération? Mais il est parfois des époques si difficiles que ce n'est pas dans des députés sans instruction qu'on peut voir les véritables représentants du peuple. Ce n'est pas l'ouvrier ni le paysan qui sont toujours les meilleurs représentants de leurs classes. A certain moment, ce sera l'homme possédant le maximum d'instruction, de sens social, de caractère. Des Schorlemer, des Raiffeisen, des Kolping ont plus fait pour la cause des paysans et des artisans que des douzaines d'entre ces derniers. Ce qui est surtout certain, c'est que des individus plus ou moins « louches » ne devraient en aucune façon figurer sur les listes de candidats. Il ne suffit pas qu'un candidat ne soit pas un concessionnaire au sens strict que donne à ce mot le code pénal. Il faut exiger de lui une conduite modèle dans la vie privée comme dans la vie publique. A défaut de quoi, il ne convient pas de l'élever sur le pavois.

Et cependant, des objections peuvent être élevées contre les listes de candidats aux dernières élections en se plaçant à tous ces points de vue. Il ne convient pas non plus de donner l'impression, en posant la candidature d'hommes n'ayant rendu aucun service, qu'un siège au Parlement a des rapports intimes avec un bureau de bienfaisance. Car ce n'est pas pour se voir gratifié de cent souverains héréditaires sous les espèces de cent parlementaires qu'on supprime une monarchie héréditaire. On aurait dû repousser à bon droit des candidats dont la réputation était entachée de spéculations boursières ou qui ont été mêlés à des faillites d'établissements de crédits. Près de 80 banques, organisations coopératives, etc., ayant des attaches avec les milieux chrétiens d'Autriche ont fait faillite au cours des dernières années. Maints parlementaires avaient figuré dans ces entreprises soit comme présidents, soit comme membres des conseils d'administration. Ils sont dès lors responsables. Ils sont coupables toutes les fois où pareille activité n'a pas été synonyme de collaboration assidue et de contrôle. De ce point de vue n'ont-ils pas souvent manqué à leurs devoirs? N'a-t-on pas constaté de leur part bien des négligences? L'ancien régime, les autorités militaires du temps de guerre mettaient bien à pied les personnalités comprises même lorsque celles-ci n'avaient en aucune intention coupable. Pareil devoir n'existerait-il pas pour la démocratie de nos jours en ce qui concerne le choix des candidats?

Dr JOSEPH EBERLÉ,
Directeur de la « Schönerer Zukunft », Vienne

Chamfort

M. Léon Treich vient de nous donner, dans sa plaisante collection d'anas, un petit recueil des traits de Chamfort (1) qui rappelle notre attention sur le XVIII^e siècle.

C'est un temps auquel il faut toujours revenir pour bien comprendre les erreurs et les folies du nôtre. Il contient en puissance, comme on dit, tout le romantisme, notre philosophie libérale, notre esprit démocratique, et jusqu'à notre scientisme. Il faut connaître les origines de tous ces monstres. Chamfort nous les découvre assez bien.

La raison en est qu'il ne possédait que du talent. S'il avait eu du génie, s'il avait mérité qu'on l'appelât un grand écrivain, non seulement il aurait reflété son époque, mais il l'aurait transformée, il l'aurait marquée de son empreinte et l'histoire des mœurs ou de la pensée aurait retenu la date de son passage. Il n'a été qu'un miroir-fidèle. Il n'a apporté ni une idée neuve, ni une façon inédite de sentir. Mais dans une prose dont la concision va souvent à la brusquerie, il a redit ce que les autres avaient dit. C'est un bon témoin, parce qu'il n'a mis d'originalité que dans sa diction. Ne cherchons pas s'il pouvait mieux faire. De Rivarol, il est permis de croire que l'abus de la conversation l'a empêché de donner toute sa mesure de

grand penseur politique. Rivarol a laissé les fragments d'une œuvre magistrale. Nous devinons ce que sa nonchalance ou sa coquetterie nous a fait perdre. Chamfort, lui, ne nous donne rien à désirer de plus que ce qu'il a laissé.

On aurait tort de croire que c'est méprisable. C'est plein d'enseignements et cela inspire une salutaire pitié.

Et d'abord, il appartient à cette foule des libertins qui refoulée, mâtée et regardée de haut dans le siècle précédent, prend sa revanche et se répand partout dans le XVIII^e. Pour les mœurs, c'était tout simple. Pour la pensée, il en allait autrement. Je ne sais plus de quelle dame de ses amies, Diderot raconte à M^{lle} Volland qu'un jour, de son propre aveu, elle croyait à la messe, et que le lendemain, elle n'y croyait plus. A plusieurs reprises, Chamfort exprime une pareille indécision. A la vue d'un athée, dit-il, toutes les demi-preuves (sic) de l'existence de Dieu lui viennent à l'esprit et à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à lui en foule.

D'un prêtre, il osera écrire qu'il faut qu'il croie un peu pour n'être pas hypocrite et qu'il ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant.

Ce n'est pas de l'athéisme; ce n'est pas de l'agnosticisme. Est-ce même du scepticisme? Un tel état d'esprit vient tout ensemble de l'humeur et de l'indigence philosophique. Pascal y verrait sans doute aussi un signe certain de la corruption des mœurs. Tel est le libertinage. Ces esprits forts avouent ingénument leur misérable faiblesse.

On voudrait pour l'honneur de la raison que cette hésitation demeure respectueuse vis-à-vis de ceux qui l'ont vaincue. Mais nous ne sommes plus au temps de l'homme classique. La raison a abdiqué devant la sensibilité, et la sensibilité inspire ces haines féroces que Voltaire sous des roqueries, Rousseau comme un cafard et Diderot avec une fureur qui ne se contraint même plus à être hypocrite ou ironique, Chamfort plus brièvement que ses maîtres, mais avec non moins de violence, va nous apporter les échos. Il est, comme nous dirions aujourd'hui, anticlérical avec délice.

Ne tombons point dans l'erreur de trouver cela mauvais. Il est bien, il est juste et d'un grand réconfort que les « philosophes » (le plaisant euphémisme!) n'aient pas cru en Dieu, qui ont cru au sauvagisme. Car ils croyaient au sauvagisme, à sa douceur, à sa hâtive vertu, à son éminente supériorité. Rousseau l'a confessé tout au long de son œuvre. Mais pour bien apprécier le burlesque de cette théorie de l'homme-nature, c'est Diderot qu'il faut lire et son *Supplément au voyage de Bougainville*. La niaiserie de la foi nouvelle s'y étale avec une assurance qui console de beaucoup d'impiétés. Et l'on y touche le fond véritable du système, c'est-à-dire une sensualité qui, pour s'exprimer finement, dans une langue intellectuelle que n'empâte pas encore l'épithète de chair que le romantisme mettra bientôt à la mode, n'en est pas moins basse et, pour tout dire, dégoûtante. C'est déjà le regret des jours antiques que nous connaissons bien. Mais plus prudent que Diderot, ce n'est pas à Taïti, c'est dans la Grèce des beaux âges de culture que M. Anatole France a placé son rêve d'une polygamie sans loi ni contrainte.

Il faut être juste. Chamfort n'affiche pas un sensualisme aussi effréné que Diderot, et même il parle des femmes sans douceur, sans ménagement et sans regret. Il a été pour elles d'une dureté qui fait encore frémir. Le plus rude de nos moralistes chrétiens les a traitées avec moins de mépris. L'ingrat leur devait pourtant une bonne part de sa réputation. Quand en 1775, il alla prendre les eaux à Barèges, les grandes dames qu'il y rencontra le fêtèrent comme un prince et il revint de là, écrit M^{lle} de Lespinasse, non seulement en bonne santé, mais « beaucoup plus riche de gloire et de richesse, et en fonds de quatre amies qui l'aiment, chacune d'elles comme un autre; ce sont : M^{mes} de Grammont, de Rancé, d'Amblimont et la comtesse de Choiseul ». C'est une assez jolie cour. Elle le flatte du

(1) *L'Esprit de Chamfort*. — Librairie Gallimard, à Paris.

reste si fort et, sur le moment, il s'en trouve tellement honoré, qu'il fait de son mieux, dit encore la fine mouche de L'espinasse, pour être modeste. Mais sous ces apparences de modestie, Diderot a déjà remarqué que « c'est un petit ballon dont une piqure d'épingle fait sortir un vent violent ».

La piqure ne devait pas encore l'avoir atteint quand il fit jouer à la Comédie-Française la *Jeune Indienne* qui, sans annoncer la vigueur des « mots » et des « pensées », institue, en vers tendres, le procès de la société et de la civilisation. Ainsi le veut la mode du temps. Et c'est le commencement des succès de Chamfort. Voilà que les salons s'ouvrent à ce joli garçon qui a des lettres, du goût, de l'esprit. Il devient l'enfant gâté de Marie-Antoinette, le protégé de Necker, de Condé, du comte d'Artois. Il sera de l'Académie. Il est payé, nourri, flatté. Le malheur, c'est qu'il va trouver dans cette petite société fastueuse cent occasions de soutenir, sinon de vérifier, la théorie qu'il avait illustrée dans sa *Jeune Indienne*. L'orgueil, le « vent violent » que contient ce « petit ballon », y est bien pour quelque chose. Dans ce milieu où il s'est élevé en brûlant tous les relais, il éprouve jusqu'à la douleur la tristesse de sa naissance sans doute (il était l'enfant d'un péché), la disgrâce aussi de ne porter qu'un nom trop peu glorieux. Il se compare à ces grands qui le choient. Il voit la sottise des uns, les vices des autres et sa dépendance vis-à-vis de tous. Il fait dire de lui que s'il est peu sociable, c'est qu'« il est choqué de plusieurs choses qui, dans la société, choquent la nature ». Il veut fuir. Le mot de solitude revient souvent sous sa plume pour témoigner de la constance de son rêve. Mais est-elle possible? Il vit de cette société qu'il a fini par détester. Elle est nécessaire à des habitudes quoi qu'il dise et malgré qu'il en ait. C'est un homme d'esprit, un causeur éblouissant. A qui montrer cet esprit et ses fusées? A des hommes de lettres de sa sorte? Ils feront mine, les bons apôtres, de n'y rien trouver que de très commun. Aux bourgeois? Ils n'ont pas le loisir de goûter ces jeux de salon. Il n'y a que les grands.

L'étrange destinée! Il méprise son besoin et ce besoin, il le lui faut entretenir laborieusement. Car, ici non plus, ce n'est pas Rivaroli avec la munificence de cette inspiration qui a ravi Paris, Londres, Hambourg et Berlin. De Chamfort, nous savons que ses mots étaient tout faits, ses épigrammes aiguës dans le recueillement du cabinet, ses anecdotes savamment préparées. Il possédait un art de dire où la facilité et la désinvolture cachaient bien l'effort. Mais quelle pitié que cette représentation volontaire, épuisante et vaine!

L'orgueil, l'envie et, s'il est permis d'user d'une barbare locution d'aujourd'hui, l'inadaptation au milieu, expliquent la sauvagerie de Chamfort. Mais cela n'explique point tout.

La société où il règne est malade. Les plus élémentaires vertus y sont méconnues avec un sourire qui a pu paraître spirituel et qui, à la vérité, n'était que cynique. La sagesse politique y est oubliée et c'en est une preuve que le succès que cette société réserve à ceux qui la perdront, aux écrivains de la grande veillée révolutionnaire. Ces seigneurs et ces belles dames s'amusent des coups que leur donne un Chamfort. Peut-être a-t-il osé leur dire en face son terrible mot : « La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres ». Et les maïs auront ri. Peut-être, dans une minute de haute raison, leur a-t-il confié le secret du bon gouvernement : « On gouverne les hommes avec la tête. On ne joue pas aux échecs avec un bon cœur ». Et ils auront approuvé seulement ce qu'il tient de mépris dans cette image.

Mais cette société raffinée et corrompue n'était pas toute la France. Elle était petite, au contraire, privilégiée — on le lui a assez reproché — et gâtée par ses privilèges eux-mêmes. A côté d'elle, il restait la noblesse campagnarde, la sérieuse bourgeoisie, et ce peuple si sain, si vif, le plus équilibré du monde, où régnaient

encore des vertus fort éloignées de la « nature » du philosophe : les vertus chrétiennes. On ne saccage pas une grande nation pour le plaisir de couper quelques têtes folles. A moins d'être fou soi-même.

Un peu fou, oui. C'est sans doute le jugement le plus sûr que l'on doive porter sur Chamfort. Un peu fou, à la façon d'Alceste qui lui aussi avait de la vertu, du goût, et qui parlait une bonne langue. Mais, au siècle précédent, le misanthrope était un sujet de moquerie; on en avait fait un personnage comique. Au XVIII^e, on l'empêche de se retirer du monde, on le prend au sérieux, on le nourrit, on le caresse, on le flatte. C'est que l'homme, n'est plus tenu pour un animal raisonnable et social. On est sorti de l'époque classique.

Jean VALSCHAERTS.

La Chine actuelle⁽¹⁾

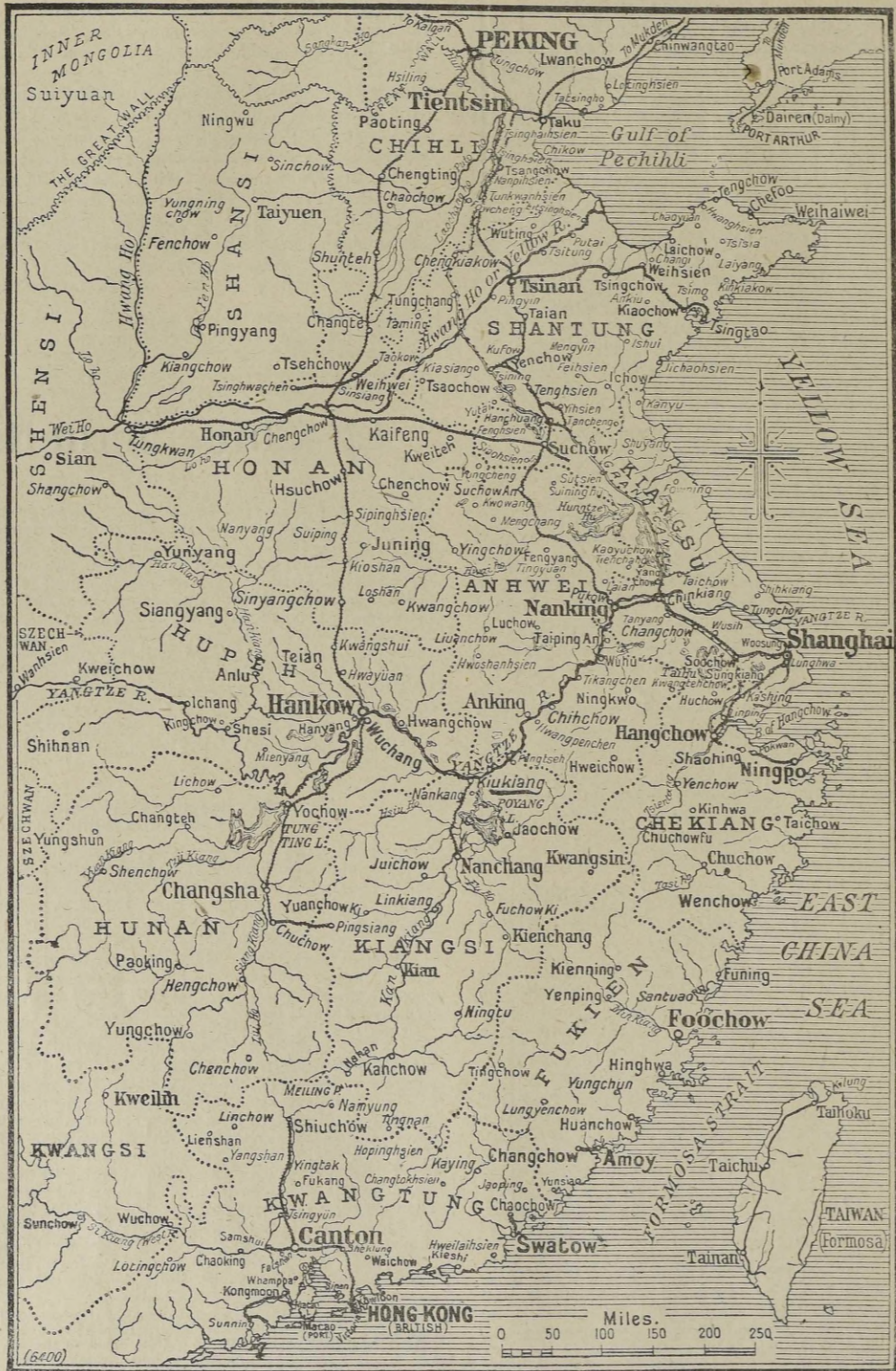
A cette heure, dans les journaux de tous les pays, les nouvelles abondent et surabondent. Plus il en lit, moins le lecteur comprend. Cela lui a fait l'effet d'un fouillis inextricable, d'un gâchis indéfinissable. De fait, à qui n'en peut voir que la surface, la Chine actuelle ne saurait faire un autre effet. Dans le fond, les choses sont moins compliquées qu'elles ne paraissent. La complication apparente vient de ce qu'elles se jouent sur plusieurs plans, par plusieurs groupes d'acteurs. Prise en bloc, l'énorme masse est opaque. Convenablement divisée, elle devient translucide. Je vais essayer de distinguer les plans, de définir les groupes, de faire filtrer la lumière. Peut-être qu'après m'avoir lu, certains diront : « Ce n'est que cela! » et me jugeront simpliste. D'autres m'en voudront d'avoir soufflé avec trop de désinvolture des fantômes qui leur semblaient grandioses. Peu m'importe. J'ai mis ma plume au service de la vérité, non du sentiment.

I. — Plan moyen, réel; la Politique intérieure. Acteurs, les partis politiques chinois.

L'immense territoire qui fut durant quatre mille ans l'Empire du Milieu était encore un, en 1911, dernière année de la dynastie mandchoue Ts'ing; année où éclata la révolte militaire de Ou-tch'ang, qui eut pour suite, en 1912, l'abdication des Ts'ing et l'avènement de la République chinoise. Depuis 1912, c'est-à-dire depuis quinze années, deux partis chinois sont aux prises, les Nordistes et les Sudistes, Pékin et Canton. Ce ne sont pas deux Chines. Ils ne veulent pas diviser la Chine. Chacun veut l'arracher à son adversaire, pour l'avoir tout entière à lui tout seul. Définissons succinctement ces deux antagonistes.

Le parti sudiste, les Cantonais, les Bleus (qu'il ne faut pas appeler les Rouges), dérivent de Sounn-wenn (Sounn ya-tch'enn), né à Honolulu de parents chinois en 1866, élevé à l'anglaise à Hongkong, américanisé à New-York, docteur en médecine de Londres, agitateur né, incarnation de l'esprit révolutionnaire. Pourchassé, traqué, réfugié au Japon et ailleurs durant des années, il fonda une société secrète d'où sortit enfin le parti de la révolution Keue-ming-tang. Quand eut éclaté la révolte de Ou-tch'ang, il revint dare-dare, fut improvisé président provisoire de la nouvelle République, le 1^{er} janvier 1912, à Nankin, ne put pas tenir contre Yuan cheu-k'ai qui avait obtenu l'abdication des Ts'ing affolés, lui céda le fauteuil présidentiel, le 14 février, dut s'exiler une fois de plus quand Yuan cheu-k'ai tenta de restaurer l'empire à son profit (4 nov. 1913-25 déc. 1915), revint à Canton où il se maintint à travers de continues vicissitudes, grossissant et organisant

(1) *Les Etudes*, de Paris, ont publié ce remarquable article sur la situation en Chine. Avec la bienveillante autorisation de notre conseil, nous reproduisons le meilleur exposé qu'il nous a été donné de lire de l'imbriclé chinois. Nous y ajoutons une carte de la Chine orientale.



peu à peu son parti mné en Kouo-minn-tang, parti des citoyens ou parti populaire, que les journaux appellent souvent le parti nationaliste. Je ne l'appellerai pas ainsi, parce qu'il existe un autre parti qui est proprement et purement nationaliste; tandis que le parti de Sounn-wenn a pour but de pousser à fond la révolution à peine commencée, de détruire toutes les institutions impériales anciennes, quitte à voir ensuite ce qu'on mettra à la place, une république socialiste probablement. En tout cas le peuple sera le maître dans le nouvel état de choses, c'est entendu; d'où le nouveau nom du parti, substitué au premier qui effarouchait les esprits calmes. Son drapeau est bleu azur, avec un soleil blanc, symbolisant le jour nouveau qui luit dans un ciel purgé des nuages du despotisme. Pour éviter toute équivoque, j'appellerai ce parti, le parti révolutionnaire, ou les Sudistes, ou les Catonnais, ou les Bleus. Il ne faut pas les appeler les Rouges, car, quoi que des Russes y jouent un rôle considérable depuis 1923 et arborent le drapeau rouge soviétique lors des grandes manifestations, le parti de Sounn-wenn, en tant que parti, n'est pas communiste et ne bat pas pavillon rouge. En janvier 1924 fut tenu à Canton le premier Congrès général du parti, dans lequel fut publiée sa charte, la doctrine des *Trois Minn*, des trois prérogatives du peuple, élaborée par Sounn-wenn. — Depuis lors, le parti devint rapidement une force. Mais, depuis lors aussi, il souffrit d'un vice interne grave. J'ai dit que l'idéal de Sounn-wenn est une forme de socialisme. Pour faire nombre, pour avancer plus vite, pour se procurer des troupes de choc hardies dans sa campagne contre les Nordistes, pour être soutenu en argent, armes et officiers par Moscou, Sounn-wenn, déjà entouré de conseillers russes rouges (dont M. Borodine est le principal), ouvrit les rangs de son parti aux communistes, sans fusion, à la seule condition de travailler d'accord avec ses socialistes au renversement de l'ancien régime. Il protesta toujours que ce n'était là qu'une alliance temporaire; qu'il se déferait de ces dangereux amis dès que leurs services ne lui seraient plus nécessaires... Quoi qu'il en soit, les Sudistes ayant déclaré la guerre aux Nordistes le 18 septembre 1924, et Sounn-wenn étant mort de maladie le 12 mars 1925, conseillers, officiers, armes et munitions rasses composent encore, et de plus en plus, la force des Cantonais, et le gouvernement civil n'en fait pas toujours ce qu'il voudrait, obligé qu'il est de compter avec ces très utiles, mais très encombrants alliés. Cette définition du parti Sudiste révolutionnaire est très fragmentaire, mais tout l'essentiel y est. Venons à la définition du parti Nordiste.

Le parti Nordiste voudrait se faire passer pour le détenteur de la légitimité politique, par droit d'héritage. Les Ts'ing ayant abdiqué en faveur de Yuan cheu-k'ai, l'autorité aurait passé ensuite successivement aux présidents Li yuan-houng, Fong kouo-tchang, Su cheu-tch'ang, Ts'ao-k'oung; puis, par une série de Cabinets-régents, jusqu'au Cabinet-régent actuel, lequel paraît songer à la transmettre prochainement à un nouveau président. Hélas! il y a dans cette prétention à la légitimité une forte dose de fiction diplomatique. Comment croire à une transmission authentique de l'autorité suprême, à travers une série de ministères qui se sont faits et défaits eux-mêmes, depuis qu'une missive vraie ou supposée du dernier président Ts'ao-k'oung (25 octobre 1924), privé de sa liberté, nomma régente le Cabinet d' alors? Est-il possible que le fil ne se soit pas rompu, malgré tant de tiraillements? Les uns le pensent, les autres non. Quoi qu'il en soit, reconnu par les Nations étrangères par l'effet d'une vieille habitude plutôt que par conviction, le gouvernement acéphale de Pékin arbore le drapeau à cinq bandes, lesquelles représentent les cinq peuples qui sont censés composer la République: Chinois, Mandchous, Mongols, Tibétains, Mahométans. Lâché par les provinces, obéi par personne, dépourvu de revenus fixes, il vit, en mendiant, des sous que lui procurent les douanes maritimes gérées en partie par des étrangers, et des petits emprunts, garantis par le fameux surplus de la gabelle, que des étrangers lui consentent parfois, quand il lui faut payer un terme alors que sa caisse est vide. Ce gouvernement (si on peut dire) n'a aucun plan politique arrêté. Les Constitutions sont tombées en désuétude. Le Parlement a été truqué, puis congédié. Toute élection régulière d'une Assemblée nationale est impossible, vu les divisions et la guerre civile. Rêver que le Nord arrivera jamais à imposer son autorité au Sud par voie de persuasion est désormais pure chimère. L'unique chance pour les Nordistes, chance peu probable, serait un dictateur militaire de génie, conquérant les provinces, unifiant la Chine par la force, puis l'organisant à neuf de fond en comble: une sorte de Bona-

parte. Mais jusqu'ici l'homme qu'il faudrait pour ce rôle, n'a pas paru en Chine. On n'y voit que des *Panaches*... Ceci nous amène au deuxième plan.

II. — Plan superficiel, apparent; le Militarisme. Acteurs, les Panaches.

C'est l'agitation incessante, la fantasmagorie changeante de ce plan superficiel, qui fait que, à l'étranger, la situation chinoise n'est pas comprise. L'action très sérieuse des Bleus n'est pas prise en considération, tandis que les carambolages des Panaches font impression. D'ailleurs, que peut-on comprendre, intellectuellement, à des mouvements qui ne sont pas guidés par des raisonnements humains, mais par des poussées d'instinct animal? Tel Panache en attaque un autre. Opération stratégique, se dit l'Européen... Pas du tout! Affaire de s'emparer de telle ville, de tel port, ou le dit Panache pourra emprunter, c'est-à-dire prendre, à de riches banques, à la caisse de telle douane, l'argent liquide qui s'y trouve. Puis, il y a les défections et les trahisons, qui ne se raisonnent ni ne se calculent. Or, ces défections et ces trahisons sont, sinon de tous les jours, du moins de tous les mois. Tout Panache, mécontent de son chef, passe à l'adversaire. Ses soldats le suivent. Pourquoi ne le suivraient-ils pas? Ils n'ont aucune notion de patriotisme, de devoir, d'honneur. Ils ne savent pas pourquoi ils font campagne, pourquoi ils tuent ou sont tués. Ils savent seulement que, s'ils ont pour l'heure un habit sur le corps, des aliments dans l'estomac et des piastres dans les poches, c'est à leur maréchal ou à leur général qu'ils le doivent. Ils le suivent donc aveuglément pour la gamelle, pour le pillage... quittes à se disperser comme une volée de moineaux, quand le premier obus tombera dans leurs rangs... On les ralliera ensuite, et la partie continuera. Oui, la *partie*! Une partie de jeu, d'un jeu de hasard atroce, dans lequel le sang coule à flots, dans lequel les fortunes des riches et les petites provisions des pauvres sont englouties, par lequel le pays est ruiné peut-être pour toujours! Peu importe! Les Panaches sont contents; leurs affaires prospèrent. Récemment, l'un d'entre eux, qui avait commencé sans le soi, fut soulagé par le gouvernement de 60 millions de piastres, qu'il avait versées dans ses poches par mégarde. Cette infortune lui arriva, parce qu'il avait commis l'imprudence de les placer en banque. Ce qu'il avait placé autrement lui resta. Il a de quoi vivre à l'aise jusqu'à la fin de ses jours.

J'ai employé tout à l'heure les termes maréchal et général. Les journaux disent ainsi. Ces termes sont trop nobles pour la plupart de ces tou-kiung, qui farent en principe des officiers de gendarmerie adjoints aux gouverneurs civils des provinces, et qui, ayant des armes alors que les civils n'en avaient pas, se sont érigés en seigneurs et maîtres, du genre de ces hobereaux féodaux qui jadis, en Europe, détroussaient les marchands sur les routes, enlevaient personne, ou choses qui leur plaisaient, etc. Leurs têtes sont généralement vulgaires, leurs manières à l'avenant; seul un panache de crins blancs sur leur képi les rend remarquables. De là le terme *Panache*, dont je me servirai pour les désigner. Je ne l'ai pas inventé. Il est courant dans la littérature d'Extrême-Orient. Que ces gens-là se battent continuellement entre eux, cela n'a rien d'étonnant; deux chiens qui convoitent le même os, ne s'agrippent-ils pas aussitôt?... Mais, ce qui, pour un Européen, est plus difficile à comprendre, c'est que, après s'être battus hier, ils seront alliés demain. En 1924, Ou p'ei-fou a fait à Tchang tsoou-linn une guerre à mort, et a failli l'écraser; maintenant les deux sont alliés. Tchang tsooung-tch'ang a battu Soann tch'oan-fang en 1925, a été battu par lui en 1926, est son allié en 1927, etc. Comme j'ai dit plus haut, affaire d'instinct animal, non de raison humaine. On s'entraide pour faire un coup, puis on se dispute la proie. Les loups font ainsi, dit-on.

De nos jours, en Chine comme en Europe, pour se battre, on n'utilise plus la lance et le sabre anciens, qui coûtaient peu et servaient longtemps. On se sert d'armes à feu très coûteuses, et de munitions qui s'en vont en fumée, oh! combien vite. Comment les Panaches se procurent-ils ces jolis objets, comme les appelait un général prussien dont le mot a fait fortune?... C'est bien simple. Ils commencent par extorquer l'argent voulu au peuple de Chine, le couteau sur la gorge. Ensuite, ils versent cet argent dans les mains tendues de certains fournisseurs étrangers, qui leur livreront armes et munitions chaque fois qu'ils en demanderont, et pour autant de piastres qu'ils en donneront. Le jeu pourra donc continuer, tant qu'il restera quelque argent en Chine. Ah! Européens

mes frères (j'omets les Américains et les Japonais qui me touchent de moins près), peuples qu'on disait avoir un cœur sensible... qui avez remué le monde entier pour faire cesser la traite des nègres, pour supprimer l'abus de l'alcool et de l'opium... et qui fournissez maintenant aux Chinois, abondamment et complaisamment, ce qu'il leur faut pour se massacrer les uns les autres!... Est-ce que l'argent que vous gagnez ainsi ne vous brûle pas les mains?... Si vous cessiez de l'alimenter, la guerre civile cesserait en Chine, immédiatement. C'est donc vous qui l'entretenez, clament les *Jeunes de Chine*, et en cela ils n'ont pas tort. Sir A. Chamberlain a dû l'avouer, en pleine Chambre des Communes, le 17 février 1927.

* * *

Ceci posé, définissons les groupes actuels des Panaches, fin février 1927.

Au Nord-Est, Tchang tsoou-linn, qui s'est approprié les trois provinces de la Mandchourie, depuis huit ans environ. Il y est l'homme des Japonais, leur *portier*, disent-ils; c'est-à-dire qu'il garde pour leur compte la Mandchourie, où les troupes japonaises débarqueront et se déploieront lors de la prochaine guerre russo-japonaise, qu'on attend d'année en année. Outre les Japonais, il lui faut compter avec les Russes, ses voisins au Nord. Il a battu coup sur coup les Panaches chinois qui le jalouaient. Il pénètre dans le Nord de la Chine proprement dite, pour y rétablir l'ordre, comme on dit, quand il le juge à propos, et retourne se terrer en Mandchourie quand il lui plaît. On l'a cru jadis grand guerrier, administrateur habile. On en a rabattu depuis. Tchang tsoou-linn est un politicien chinois, qui pratique habilement la doctrine nationale de la *voie moyenne*, le système de l'*équilibre*. C'est d'ailleurs ce talent qui a fait, au cours des âges, le succès de tous les aventuriers qui ont fondé les dynasties chinoises. Tchang tsoou-linn finira-t-il par devenir président, ou même empereur? On en parle, de temps en temps. Lui affecte d'ignorer. En tout cas, si quelqu'un avait actuellement quelque chance pour risquer cette aventure, ce serait lui, sans contredit. Il passe pour être l'adversaire irréductible du bolchévisme, pour le chef de la résistance des Nordistes conservateurs aux Sudistes révolutionnaires. Cela lui donne une certaine face. Mais, contre tous les étrangers (excepté les Japonais), il formule les mêmes oppositions, récriminations et revendications que les Sudistes. S'il ne le faisait pas, il gênerait ses affaires, une fois pour toutes.

À l'Est, le long du chemin de fer de Tientsin à Nankin (Tcheu-li, Chan-tong, Nan-hoei), Tchang tsooung-tcha'ng, le type du Panache. Appétit pour la piastre reconnu par tous. Talent militaire très discuté. Ses troupes mangent bien tous les jours, et se battent mal quelquefois. Il combat les Cantonais, parce que ceux-ci ne voudront jamais de lui.

À l'Ouest, le long du chemin de fer de Pékin à Hank'ou (Tcheu-li, Heue-nan, Hou-peï), Ou p'ei-fou, petit lettré ancien style pour lequel un ami acheta un brevet d'officier. Type du militaire chinois traditionnel, bravache, cocasse, bavard, écrivassier, exalté ou apathique par accès, toujours en bisbille avec ses officiers à cause de l'inégalité de son caractère. Il ne se connaît pas en hommes, et ne sait pas se faire obéir. Se repose des chagrins de l'existence, en méditant les textes de Confucius ou en peignant des éventails. Moins pillard que les autres Panaches. Il déteste les Cantonais, du fait de son éducation conservatrice, impérialiste, comme on dit maintenant. C'est contre lui que leurs forces avancent à cette heure, de Hank'ou qu'ils lui ont pris. Il est l'allié de Tchang tsoou-linn et de Tchang tsooung-tcha'ng, mais le cœur n'y est pas, et il les gêne plutôt qu'il ne les aide. Cet homme borné et obstiné devra disparaître, s'il est écrit que les Nordistes battront jamais les Sudistes. Avec lui, rien ne se fera, probablement.

Au sud du Fleuve Bleu, Nankin-Changhai, dans les riches provinces centrales qui sont le cœur de la Chine, Sounn tch'ouan-fang, encore une espèce de civil déguisé en militaire. Il a déjà perdu le Fou-kien, le Kiang-si et le Tchee-kiang, envahis par les Cantonais. Actuellement, fin février, il défend contre eux ce qui lui reste, s'efforçant surtout de couvrir la riche ville de Changhai. Sachons-lui gré de cet effort tardif, car sans lui Changhai aurait probablement été enlevé par les Cantonais, avant l'arrivée des troupes de protection étrangères.

Ces quatre groupes, Tchang tsoou-linn, Tchang tsooung-tch'ang, Ou p'ei-fou, Sounn tch'ouan-fang, divisés jadis et se battant cha-

cun pour son intérêt, font maintenant cause commune contre les Cantonais, qui ont envahi jusqu'au Fleuve Bleu, et passé ce fleuve à Hank'ou. Leur égoïsme a cédé à l'instinct de la conservation, mais il n'a cédé qu'à la dernière heure. S'ils sont battus, les Cantonais triompheront, et la République socialiste chinoise une et indivisible sera faite. S'ils l'emportent, cette échéance sera retardée. J'ai déjà insinué que, à mon avis, les Nordistes ne pourront pas refaire l'unité de la Chine par la force, sans l'aide de l'étranger. Or, jusqu'ici, toutes les nations étrangères ont déclaré qu'elles n'interviendront pas dans la guerre civile actuelle, mais laisseront les Chinois vider en champ clos cette querelle domestique, quittes à approuver ou désapprouver ensuite le résultat final. Seule, la Russie aide ouvertement Canton; et le Japon fait des amitiés aux Sudistes, par intérêt commercial, et pour le plaisir de mécontenter l'Angleterre. La Russie aide les Cantonais de deux manières. D'abord par les conseillers et officiers qu'elle leur fournit depuis quatre ans; par les sommés d'argent, armes et munitions, qu'elle leur envoie directement de Vladivostok par mer. Ensuite, en finançant, armant et ravitaillant Fong u-siang le cinquième Panache dont il me reste à parler.

Ce général chinois qui trahit le président Ts'ao-k'ouann en octobre 1925, prépara de très loin sa défection et son passage aux Russes. Il posa longtemps au Protestant, pour masquer sa manœuvre; recrutant avec soin et formant excellentement une armée, à laquelle il imposa la Bible comme lien d'union, comme signe qui la distinguât de toutes les autres armées. Partout où ces soldats dits Protestants passèrent, ils se conduisirent bien. Ils se battirent aussi bravement, dans toutes les rencontres. En avril 1926, ils n'étaient pas vaincus, mais durent suspendre leurs opérations, les munitions qu'ils reçoivent de Russie par Ourga étant épuisées. Fong profita de l'entr'acte, pour aller à Moscou faire un stage. Il y échangea son vernis protestant, contre un vernis soviétique. Ses soldats restèrent ce qu'ils étaient, braves et disciplinés. Dès l'automne de 1926, ils envahirent la province du Chen-si, débloquèrent la malheureuse ville de Si-nan, pénétrèrent dans le Heue-nan, touchaient à Lao-Yang et allaient dénicher Ou p'ei-fou, quand les munitions leur firent de nouveau défaut. C'est que, durant les grandes pluies de l'été et les grandes neiges de l'hiver, le ravitaillement par automobiles à travers le Gobi est impossible... Partie remise, pas pour longtemps. Maintenant Fong u-siang est général au service du gouvernement de Canton, chargé par lui des provinces, du Nord-Ouest, Kan-sou, Chen-si, etc. S'il arrive à faire, dans le Heue-nan, sa jonction avec l'armée cantonaise qui tient déjà le Hou-peï, c'en sera fait probablement des Panaches du Nord, car tout l'Ouest et le Sud-Ouest passeront aux Sudistes.

* * *

Et Pékin?... Pékin que je n'ai pas nommé jusqu'ici?... Car enfin, il y a une capitale du nom de Pékin! *Urbs Pekini existit*, c'est dit dans les rudiments. Eh bien, oui, il y a une ville de Pékin; et c'est tout comme s'il n'y en avait pas. Il y a là un *Cabinet*, quelques messieurs en habit noir, qui changent très souvent, qui ont vu divers pays, qui ont siégé à Versailles, Genève, La Haye, qui y ont appris comment les diplomates se balancent et se roulent les uns les autres. Ils savent, ces messieurs, que l'Europe est absolument exsangue et que l'Amérique est sordidement égoïste. Ils usent, contre un Corps diplomatique désuni et des Commissions internationales bigarrées, des connaissances que les pays de ces Excellences et de ces Commissaires ont été heureux et fiers de leur fournir, etc. Il y a beau temps que le *Concert des Nations* est défunt. Défunts aussi, les idées grandes et nobles. Défunts, les principes, le patriotisme, l'honneur... Maintenant, on discute des tarifs, sous et centimes. On se chahaille sur des sensations nationalistes subjectives. On s'efforce surtout de faire croire aux Chinois, qu'ils sont encore trop peu cultivés, pour qu'on puisse traiter avec eux sur le pied de l'égalité... alors que ledits Chinois inondent les villes d'Europe et d'Amérique, rôdent partout, voient tout, savent tout, et se persuadent sur place de *visu* que leur culture est supérieure, ce qui est vrai par rapport aux milieux déchristianisés dans lesquels ils ont été reçus. Faut-il s'étonner alors que le cabinet fantôme, dont j'ai parlé plus haut, affecte à ses heures des airs hautains, se paye des crises de nerfs, casse même des assiettes?... D'ailleurs, quand cela arrive, les étrangers ne s'en préoccupent pas.

N'ont-ils pas, pour se consoler, les courses, le cinéma, des bals costumés, jazz et le reste? Vraiment si la ruine d'une nation magnifique ne faisait pas pleurer, on rirait du Pékin moderne.

III. — Le Plan souterrain... Les grands Courants.

Et maintenant le troisième plan, le plan souterrain, dans lequel s'élabore l'avenir.

Dans la vieille physique chinoise, rien n'était important comme certains courants occultes, censés causer la prospérité et la décadence, la vie et la mort. Toute la Chine ancienne a cru au *song-choei*, à ces influences physiques transcendantes. Pour moi, je crois que tout l'avenir de la Chine moderne dépend de certains courants mornaux, eux aussi souterrains, développés depuis une trentaine d'années. Leur étude permet, sinon de prophétiser à longue échéance, du moins de pronostiquer ce qui arrivera bientôt.

Au fond de la situation décrite plus haut, couve quelque chose, qui n'a pas trouvé jusqu'ici son expression complète; qui est supérieur à tout ce qui existe actuellement, et qui rayonne bien plus loin... Quelque chose que rien n'éteindra plus; qui résistera à toute réaction même réussie pour un temps; qui survivra à toute opposition, même à toute persécution... C'est l'esprit de la *Jeune Chine* (des étudiants), l'*Esprit nouveau* produit par la *Science nouvelle*.

Quand le Japon commença l'évolution que l'on sait, tout d'abord des *Jeunes*, Ito et autres, allèrent étudier en Europe et en Amérique, d'où ils rapportèrent surtout des idées pratiques, car le Japon pauvre et surpeuplé ayant avant tout besoin de développer ses ressources, les idées théoriques l'intéressèrent peu à ce début. Armée, marine et industrie furent les premières créations. L'armée et la marine lui donnèrent parmi les nations son rang actuel, et son industrie inonda l'Extrême-Orient de camelote, dont la vente lui permit d'acheter chaque année au Siam le riz nécessaire pour sa subsistance.

En Chine, durant les années qui précédèrent immédiatement la Révolution que l'on sentait venir, et surtout après la fondation de la République, ce furent pareillement des *Jeunes* qui allèrent à l'étranger, espérant tous devenir, comme leurs devanciers japonais, des membres de l'aristocratie nouvelle, des astres du ciel nouveau. Ils étudièrent en Europe et en Amérique, surtout la politique et la sociologie, l'instruction publique, les institutions. Esprits moins disciplinés et plus aventureux que les Japonais (je parle des Japonais d'il y a quarante ans), ils firent provision de ce qui leur servirait à pousser la Révolution, idées avancées, subversives, extrémistes, que nombre d'écoles, de clubs et de particuliers leur débiterent complaisamment.

Cependant ces voyages et séjours à l'étranger coûtant gros, tous les *Jeunes* ne pouvaient les faire. Tous cependant sentaient qu'ils portaient un révolutionnaire dans leur sein. On vint à leur secours, en révolutionnant l'enseignement officiel. Ecoles primaires inférieures et supérieures, Ecoles moyennes et normales nouveau style, furent fondées. A Pékin furent installées une Université dite nationale et une Ecole normale supérieure, où fut enseigné tout ce qu'on avait pu trouver de plus contagieux, en Europe, en Amérique et au Japon. Actuellement, dans les écoles primaires inférieures obligatoires, on enseigne aux enfants de huit à douze ans la descendance du singe sous la forme la plus crue, aux adolescents de douze à quinze ans le socialisme de Marx et le communisme de Lénine, aux lycéens l'incrédulité dite scientifique, et aux étudiants universitaires l'athéisme moscovite d'après la formule de Zinoviev : « Nous finirons bien par détrôner Dieu dans son ciel! » Plus de religion, plus de morale, plus de lois, plus de rites, plus de parents, plus de maîtres! Nous voulons la liberté absolue pour tous et en tout, l'abolition de toute contrainte et restriction!... Ainsi clament en Chine étudiants et étudiantes, car la source de la *Science nouvelle* coule pour les deux sexes, et l'*Esprit nouveau* les rend tous deux également fous.

Cette puissance de propagation, de contagion, me paraît être incrochable, pour des motifs que je vais exposer et qu'il faut méditer, car ils feront l'avenir.

L'instruction publique a complètement échappé à la direction et même au contrôle de l'Etat. A Pékin, dans le ministère, il y a bien un ministre de l'Education, mais cette pièce ornementale ne compte plus dans la pratique. L'instruction publique du pays entier, Nord et Sud, est dirigée par deux Sociétés quasi privées et pratiquement indépendantes, la Fédération de l'Education nationale, et le Bureau pour le progrès de l'éducation. Chacune des deux

tient un congrès annuel. La deuxième formule les directives générales. La première les applique et dresse les programmes détaillés. Deux immenses imprimeries-librairies *exécutent*. Ce sont, l'Imprimerie commerciale et la Librairie de Chine, établies toutes deux à Changhaï et ayant des succursales et des agents partout. J'ai souligné le mot *exécutent*, voici pourquoi. L'enseignement oral n'est presque rien en Chine. L'important, c'est un texte, que le maître doit se contenter d'expliquer sobrement, sans y ajouter, seulement pour le faire comprendre. C'est donc, en réalité, l'auteur du texte, non le maître, qui enseigne... Or, ce sont les deux firmes susdites, qui ont fait rédiger, conformément aux nouveaux programmes, deux séries complètes de manuels scolaires, partie de l'élève et partie du maître, et qui les ont éditées. Il n'y a pratiquement que ces deux séries, adoptées par toutes les écoles. Donc, dans toute la Chine, c'est cela et cela seul que les maîtres enseignent mot à mot; c'est cela et cela seul que les élèves apprennent servilement. Il est donc facile de se rendre compte de ce que la *Jeune Chine* sait et dit, pense et croit. Prenez le livre du maître du cours primaire, inférieur et supérieur, et lisez-le avec soin. C'est cela, et pas autre chose. Les connaissances banales, en caractères, arithmétique, géographie, histoire, sciences naturelles; et de plus, pour les tout petits, la descendance du singe; pour les adolescents, le socialisme et le communisme. Les manuels faits pour les lycéens et les normaliens, leur enseignent l'athéisme théorique et pratique, la non-existence de la morale et des lois, la non-valeur de tous les principes. Il doit suffire au citoyen de pratiquer une espèce de décence civique extérieure, respect des intérêts d'autrui pour sauvegarder les siens propres; forme rajeunie du ritualisme chinois, plus ancien que Confucius, aussi vieux que la Chine. Sous prétexte de nationalisme, l'exclusivisme le plus absolu, la xénophobie la plus sauvage sont préconisés. Enfin, sous prétexte de scientisme, l'irréligion est exigée.

Qui est-ce qui tient le volant dans cette course à l'abîme?... La réponse est facile, hélas! 1° Sur tous les Chinois doués qui ont étudié à l'étranger, la Maçonnerie de toute forme et dénomination a exercé son influence et mis son empreinte. Même en Chine elle agit au grand jour. Les Maçons américains du rite écossais s'y distinguent par leur activité. Le Ku-klux-klan également américain s'y remue aussi beaucoup; 2° Moscou tient les fils des étudiants qui étudient en Chine, affiliés aux Komsomols et organisés sur leur modèle. C'est la III^e Internationale qui inspire et déclenche les manifestations des *Jeunes*, paradis révolutionnaires, émeutes antiétrangères et antichrétiennes; 3° enfin, à mon grand regret, il me faut mettre en cause nombre des établissements d'instruction supérieure, installés en Chine par les missionnaires protestants surtout américains. Bâtiments splendides, professeurs remarquables, dévouement admirable, dépenses incroyables. Mais enseignement moderniste, imprudent, subversif. Peu ou pas de principes. Pragmatisme d'abord, puis *behaviorisme*. Manque de discernement dans le choix des élèves, manque de doigté dans leur maniement, manque d'autorité sur leur esprit et leurs mœurs. On a voulu *cultiver* plutôt que *christianiser*. Ce fut une grave erreur. Nombre de diplômés des écoles supérieures protestantes passent au service de la révolution. Même parmi ceux que l'Eglise protestante de Chine incorpore, certains sont nettement révolutionnaires.

Je répète que, à mon avis, aucune force humaine ne saurait plus *barer* ce flot montant d'irréligion, d'amoralité, de révolte et de haine. Seules des écoles catholiques, en nombre, pourraient peut-être *l'endiguer*, s'il en est temps encore. L'adversaire le sait bien. Aussi l'opposition sourde contre ces écoles a-t-elle commencé, et menace-t-elle de tourner en persécution ouverte.

* * *

Il me reste à résumer, en brèves notes, quelques points dont le développement complet dépasserait les limites de cet article.

Pourquoi les Chinois s'ingurgent-ils si évergiquement et si brusquement contre les *traités* dits *inégaux*, et pourquoi ces traités sont-ils désignés ainsi? Ils sont désignés ainsi, parce que les étrangers en profitent, tandis que les Chinois en pâtissent. Ces traités furent jadis imposés à la Chine par la force, en punition de certains actes de violence commis par elle, par exemple en 1860, en 1901. Elle les subit depuis, avec la bonne volonté qu'un enfant met à recevoir le fouet... Je n'ai pas à examiner si, dans ces traités, la sanction fut juste, équitable, proportionnée au délit, cela dépasse ma compétence. Je me borne à constater que les Chinois, obligés

de payer encore chaque année pour ces vieilles dettes, en ressentent une honte profonde et un ressentiment amer.

Pourquoi les Chinois sont-ils si montés contre le *Quartier des Légations de Pékin*, contre les *Concessions étrangères* en divers lieux? D'abord, parce que leurs nouveaux amis les bolchévistes leur ont appris à voir dans ces institutions un *imperium in imperio*. Ensuite, parce que les étrangers ayant admis à habiter sur ces concessions, outre les Chinois à leur service, d'autres Chinois locataires ou même propriétaires, ces concessions servent de refuge à des suspects politiques, à des révolutionnaires notoires, à nombre de criminels, à des trafics clandestins, à des imprimeries hostiles, personnes et choses sur lesquelles l'autorité chinoise ne peut pas mettre la main, quelque désir qu'elle en ait. Pour ce qui est de la juridiction consulaire, de l'exterritorialité des étrangers, les Chinois y voient aussi l'exercice d'une autorité autre que la leur sur leur territoire, donc une atteinte à leur souveraineté... et de plus une grave perte de face, car on leur dit et redit que, si on ne cède pas encore bénévolement ces droits, c'est qu'eux, Chinois, ne sont pas encore capables de s'acquitter proprement de leurs devoirs... alors que les Japonais, les petits Japs, sont reconnus être à hauteur. Tout n'est pas faux dans ces revendications chinoises. Le malheur est que les passions déchaînées les font pousser plutôt violemment qu'amiablement.

Une des formules les plus usitées actuellement et les plus néfastes, c'est celle qui impute aux étrangers le triple grief, de chercher, depuis le siècle dernier, à envahir, à asservir la Chine « par les armes, par le capital, par la culture »... Inutile que je m'arrête aux deux premiers points : mais il me faut insister sur le troisième, lequel est une des causes principales de l'effervescence suraiguë actuelle. Les Chinois sont des *civilisés*, c'est incontestable. Ils le furent même très longtemps avant les Européens et les Américains, et ils le savent. Ce sont eux qui civilisèrent les Japonais, et ils s'en souviennent. Outre leur civilisation, les Chinois ont leur forme de *culture* propre, très ancienne elle aussi et très élevée. *A priori*, émettre la prétention de les *civiliser*, de les *cultiver*, était donc une entreprise vouée à l'échec et faite pour les exaspérer. Or, ce furent les Japonais, les moins qualifiés aux yeux des Chinois, qui firent le pas de clerc de s'offrir à eux comme maîtres de culture, depuis 1923. D'où belle fureur, qui s'étendit ensuite à d'autres nations, coupables de la même sottise. Ce sont la terreur et l'horreur d'être *cultivés* par l'étranger contre leur volonté, de voir leur culture nationale remplacée par une culture étrangère, qui tourna les Chinois d'abord contre les écoles protestantes surtout américaines, auparavant très cotées. Il en sortait des *Yankees jaunes!* C'est la même crainte, et ceci est pire, qui les monta ensuite contre le christianisme, auparavant sinon aimé, du moins toléré ou même respecté. L'enseignement chinois moderne niant le caractère transcendant de la religion et en faisant une partie intégrante de la culture spéciale de chaque nation, le christianisme devint odieux, comme intrusion d'une culture étrangère. C'est à ce point de vue, et non au point de vue de ses dogmes, que la Jeune Chine le hait, que la Ligue antichrétienne cherche à l'exterminer... Des dogmes, il n'y en a pas, c'est convenu. Que ceux qui éprouvent le besoin d'en croire croient ceux qu'ils voudront, pourvu que ces dogmes ne nuisent en rien à l'esprit et à la culture de la nation, soient anodins comme les croyances bouddhistes par exemple. Mais le christianisme ruinerait la culture spécifique chinoise, en changeant les mœurs natio-

nales en des points essentiels (concubines, rites funèbres, etc.). Donc haro sur le christianisme.

Enfin, qu'est-ce qui rend alléchant le système républicain cantonnais? Quelle est la cause de ses progrès, de ses succès? Qu'est-ce qui lui donnera peut-être l'empire sur la Chine entière, ou du moins sur ce qui restera de la Chine, quand les voisins en auront arraché, au Nord, les morceaux qu'ils convoitent? Qu'est-ce qui donne confiance en cette nouveauté? Omettant des motifs moindres, je réponds par la raison majeure : c'est que ce n'est pas une nouveauté. Laissons tout le détail du système socialiste des *Trois Minn*, dont vous trouverez l'exposé dans mon livre *Chine moderne*, tome V, page 15, *sqq.* Envisageons seulement ceci : en consacrant le gouvernement *local* absolu, village gouverné par ceux du village, préfecture gouvernée par ceux de la préfecture, province gouvernée par ceux de la province, fédéralisme provincial dans lequel l'autorité suprême n'interviendra jamais que pour enlever délicatement le grain de sable qui d'aventure aurait bloqué le rouage... En consacrant, dis-je, ce gouvernement *local* à tous les degrés, Canton n'a fait que consacrer le système chinois tel qu'il fut pratiqué depuis toujours, supprimant le trône et ses mandarins qui savaient le peuple, mais ne le gouvernaient guère. Donc le peuple voit, dans le système cantonnais, l'ancien système traditionnel chinois, moins les exactions et le gaspillage d'un gouvernement suprême si lointain qu'il ne lui était pratiquement rien. Désormais, sous le ciel d'azur et le soleil blanc, il n'y aura plus de guerres, on ne fera plus de dépenses. Les frais du Soviet national seront si minimes que la part à payer par chaque province se réduira à presque rien. L'argent restera dans la province. Tous les fonctionnaires et employés seront de la province, élus par le peuple de la province, depuis le petit maire de village, en passant par le préfet, jusqu'au président du Soviet provincial. Donc une perspective de potins, d'intrigues, de palabres locales, qui fait pâmer d'aise le populaire chinois, car les cancanes et les parloties sont sa vie. Le parlementarisme n'eut pas de succès, parce qu'on ne pouvait s'en donner qu'à l'époque des élections. Mais un régime comme le régime susdit, sous lequel, à chaque marché, dans chaque thé, à chaque rencontre, on pourra dire « le long et le court » sur le compte du maire, du préfet et des autres... quel pays de cocagne! quel paradis terrestre!... Impossible d'offrir mieux aux foules chinoises.

Je termine par un trait récent de *Vieille Chine*... Interrogé sur ce qu'il avait gagné au remplacement de l'Empire au dragon par la République aux cinq bandes, un brave paysan, aisé et intelligent, fronça les sourcils, réfléchit, puis dit gravement et tristement : « Voici ce que j'ai gagné au change : Mes garçons, qui m'obéissaient jadis, ne m'obéissent plus; effet de l'enseignement des nouvelles écoles... Comme impôt foncier, pour ma terre, je payais sous l'Empire 400 sapèques (cuivre) par an. Cette année jusqu'ici, j'ai déjà dû verser 10 piastres (argent, 150 fois plus) et m'attends à devoir payer davantage, sous divers prétexte, et sans prétexte. » Que dira cet homme, quand il jouira des douceurs du régime des *Trois Minn*? Je n'en sais rien, mais le plains d'avance.

(Sienhsien.)

LÉON WIEGER.

P.-S. — Depuis que ces lignes ont été écrites (fin février), les villes de Changhaï et Nankin ont tombées aux mains des Cantonais. Cet événement prévu ne change rien, malgré son importance, aux considérations qui précèdent. (N. D. L. R.)

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Les Congrégations mariales.

Je ne sais quel protestant a émis ce jugement : Le christianisme a dégénéré en marianisme. Pris à la lettre, ce mot est une absurdité. Mais il contient une âme de vérité, s'il faut y voir la constatation d'un fait : l'immense et continue progression du culte marial au sein du christianisme. On ne pourra jamais les séparer l'un de l'autre. L'homme fait Dieu en Jésus-Christ, la femme faite

Mère de Dieu en Marie : ce sont les deux cimes de toute l'histoire, les deux modes les plus sublimes des communications de la divinité à l'humanité.

Chez nous, dans la catholique Belgique, en dépit de tous les envahissements de la libre-pensée, le culte marial est une de nos gloires nationales, un des plus riches joyaux de notre écrivain religieux. Et parmi les manifestations de ce culte je voudrais signaler ici la splendide efflorescence des Congrégations ou Sodalités de la Vierge Marie, qui depuis trois ans environ sont entrées dans une phase nouvelle et sont en train de se déployer, avec une

vigueur et un éclat, vraiment dignes d'être signalés ici à l'attention du monde catholique.

Je prends occasion, pour en parler, de ce spectacle de profonde édification qu'offrit, le lundi 2 mai, la Basilique de Dadizelle-Menin, célèbre par sa Madone miraculeuse couronnée en 1902 par Mgr Wallelaert, où l'on vit 15,000 jeunes filles congréganistes réunies en pèlerinage représentant les 275 congrégations du diocèse de Bruges.

Un nouvel élan est imprimé à cette ancienne institution par la création d'un secrétariat national, dirigé par le R. P. Rutten, S. J., qui, après avoir travaillé les provinces flamandes, s'appête à étendre son action de propagande dans les provinces wallonnes.

Rappeler l'histoire des Congrégations servira directement à en faire apprécier l'esprit. Jeter un coup d'œil sur leur situation en notre pays ne manquera pas d'intéresser nos lecteurs et de les faire sympathiser avec l'œuvre de rénovation entreprise chez nous.

* * *

Son histoire? Début minuscule et développement prodigieux. Grain de sénevê devenu arbre géant. Etincelle qui embrase le monde.

Elle est née entre les quatre murs d'une classe et son domaine n'a plus de limites. En 1563, le Père Jean Léon, un jeune Jésuite, professeur de cinquième latine au Collège Romain, s'avise de réunir ses meilleurs élèves pour les former à une solide piété par la dévotion à Marie et de les jeter comme un ferment de vie parmi leurs camarades. C'est cela et c'est tout. Avec une extraordinaire rapidité, l'idée va se répandre à travers le temps et l'espace; elle ne variera pas; elle restera identique à elle-même: une élite organisée, dirigée, intensifiant, sous les auspices, de la Vierge, sa vie surnaturelle, pour la faire rayonner autour d'elle.

Un an après, elle englobe le Collège, elle le déborde bientôt; elle envahit tous les milieux; elle pénètre dans toutes les classes sociales et se diversifie à l'infini. « Il y en avait d'artisans, écrivait récemment le P. Villaret, dans un article du *Messenger du Cœur de Jésus*, qui documentera en partie celui que nous écrivons, il y en avait de prêtres; il y en avait de magistrats et de marchands; il y en avait d'écoliers, de bourgeois, d'apprentis, de nobles, de mendiants même qui prélevaient saintement sur l'aumône qu'ils recevaient de la charité d'autrui la dîme de leur charité et de leur dévotion. »

Sa bonne fortune, si j'ose dire, fut d'être tout de suite distinguée et approuvée par le Saint-Siège attentif à cette initiative qui lui parut trop féconde pour n'être pas inspirée du ciel. Elle a une bonne vingtaine d'années d'existence, et Grégoire XIII, par la plus heureuse intuition, la voyant déjà répandue dans les grands centres de l'Europe, veut qu'elle s'unifie par son centre en restant attachée, au moyen de l'agrégation, à l'humble noyau primitif: il décide que toutes les Congrégations de l'univers chrétien, tout en se ramifiant à l'infini, seront les filiales de la Congrégation du Collège Romain proclamée « *Primaria et Caput* » Mère et Maîtresse, comme le Latran de toutes les autres.

Et voilà que, un siècle à peine écoulé, la Primaire s'en est agrégé déjà 1,450, qui semblent lui devoir quelque chose de sa printanière fraîcheur.

Née dans un collège, faite pour les jeunes gens, ouverte à tous les hommes, comment la tenir fermée aux jeunes filles, aux femmes qui en forcent presque les portes en s'y précipitant? Rome a beau les contenir; en 1751, Benoît XIV les accepte dans l'institution qui gardera néanmoins son caractère essentiel d'œuvre d'hommes.

Voulez-vous une idée de cette puissance d'expansion, qui ne s'est pas ralentie mais, au contraire, s'est toujours accrue: le

nombre des Congrégations affiliées dans le monde entier, depuis les origines jusqu'au 1^{er} janvier 1927 est de 50,813, dont 274 agrégées au cours de l'année 1926. Si l'on consulte la carte géographique de l'œuvre, on constate que, parmi les villes les plus richement dotées à cet égard, Vienne, la capitale de l'Autriche vient en tête du monde avec 405 Congrégations comptant trente mille membres; Chicago, où s'est tenu le fameux Congrès eucharistique, occupe le second rang avec 253 Sodalités; Saint-Louis, le troisième avec 203, et New-York, le quatrième avec 153.

* * *

L'importance numérique, d'ailleurs, le cède à la valeur morale, et l'œuvrette du petit Jésuite romain de 1563 peut se glorifier des plus illustres répondants; elle a le droit d'invoquer un magnifique passé de richesses spirituelles.

Les répondants sont de premier ordre: c'est Benoît XIV qui, dans la « Bulle d'or », paie son tribut de gratitude à la Congrégation qui abrita son enfance. C'est le grand Pie IX, le Pape de l'Immaculée Conception, qui s'en vint un jour de l'année 1867 à la chapelle de cette *Prima Primaria*, où l'étudiant Mastai Ferretti avait été reçu à l'âge de vingt-deux ans, pour joindre ses prières de Pontife à celles de ses jeunes confrères. C'est saint Alphonse de Liguori, lui aussi fervent congréganiste, et proclamant que: « Les Congrégations sont chacune comme une arche de salut. C'est notre docte humaniste, Juste Lipsé, l'ami du Père Lessius, qui l'avait ramené à la pure orthodoxie catholique, affirmant sur son lit de mort que « sa réception dans la Congrégation était le plus doux et le plus cher souvenir de toute sa vie. » C'est l'immortel artiste Pierre-Paul Rubens, plus fier de son rang dans cette Cour de la Reine des cieux que de la faveur des rois et ne dédaignant pas de consacrer son génial pinceau à illustrer la première page du registre de la Congrégation anversoise.

Grégoire XIII avait appelé les Sodalités mariales « des écoles de salut ». Elles furent même des écoles de perfection et toute une légion de saints et de bienheureux ont fait resplendir leur livre d'or de leurs noms à jamais glorieux: Louis de Gonzague, Jean Berchmans, Stanislas Kostka, Charles Borromée, François de Sales, Alphonse de Liguori, Pierre Claver, François Régis, Léonard de Port-Maurice, Camille de Lellis, Pierre Claver, Fidèle de Sigmaringen, Canisius et Bellarmin, Jean Eudes et Grignon de Montfort: brillante avant-garde de toute une armée de confesseurs et de martyrs.

Les personnages les plus marquants par leurs vertus de la double renaissance catholique, celle du XVII^e siècle et celle du début du XIX^e appartiennent aux congrégations: les Berulle, les Ollier, les Benigne Joly, les Henri Boudon, les de Renty, aussi bien que le P. Chaminade, Mgr de Cheveron, l'abbé Desgenette, le curé de Notre-Dame des Victoires, et tant d'autres.

Sur ses diptyques: les noms des plus obscurs écoliers, des plus humbles artisans se croisent avec Condé, Turenne, Villars, Fénelon, Bossuet, Descartes et Corneille, Vaugelas et Furetière, Lesueur et Callot. La tiare et la pourpre, les plus illustres couronnes, y jettent leur éclat et semblent se rehausser encore dans le rayonnement du diadème de la Reine des cieux.

* * *

Bien plus que cette nomenclature, la fécondité apostolique des Congrégations atteste leur excellence. Il ne faut pas s'en étonner d'ailleurs; le bien se fait par les élites. La Congrégation est un corps d'élite. Elle n'est ni confrérie, ni Tiers-Ordre (le Général des Jésuites n'en affilié pas les membres à son ordre, mais à la *Prima Primaria*), elle est une école de perfection, dont

Marie est la maîtresse, mais non pas une académie de vertus elle veut être un foyer d'apostolat. Dans la main du directeur, dépendant exclusivement de l'Ordinaire du siège, elle est un instrument de zèle s'appropriant à toutes les contingences, s'adaptant à toutes les nécessités. Elle est un réservoir débordant de cette vie surnaturelle dont Marie'est le canal et qui doit par son jaillissement continu féconder sans cesse le champ de l'apostolat.

Sans doute, dans le principe, à une époque où la spécialisation des œuvres n'était pas pratiquée comme aujourd'hui, la Congrégation des englobait toutes à la fois. Toutes les misères et toutes les souffrances relevaient de la charité des congréganistes. Mais, par la suite encore et aujourd'hui même, elle insufflé à ses membres l'esprit du zèle, l'esprit conquérant qui se déploie, selon les circonstances, dans l'exercice d'œuvres spéciales.

Sait-on que de ces modestes associations, vivifiées par l'imitation de la Vierge toute sainte, s'administrant en pleine autonomie par un directeur assisté d'un conseil, tenant des réunions où l'on prie, où l'on chante, où l'on entend la parole de Dieu, sont sorties des initiatives puissantes, génératrices de prodigieuses conquêtes pour l'exaltation du nom divin et la sanctification des peuples?

Savez-vous, par exemple, que le Séminaire des Missions étrangères, fondé en 1650, la Congrégation des Marianistes, fondée en 1818 par l'abbé Chaminade, l'œuvre de Saint-François Régis, pour la réhabilitation des mariages, que les merveilleuses et incomparables *Conférences de Saint Vincent de Paul* qui germèrent au sein de la Société des Bonnes études à laquelle appartenaient M. Bailly et Ozanam, toutes ces magnifiques institutions qui ont réalisé un bien immense, sont issues des Congrégations de la Sainte Vierge, en sont nées pour vivre ensuite de leur vie propre?

* * *

La Belgique ici ne le cède pas à la France. Notre pays fut des premiers à instituer des filiales de la *Primaria*. Dix ans après sa création, en 1573, Douai a sa Sodalité établie par le célèbre Père Costerus à qui Anvers, Ypres, Liège et Louvain sont redevables du même bienfait. Chez nous l'expansion fut admirable. Leur nombre s'accrut de telle sorte, écrit le R. P. Poncelet, qu'il fallut fréquemment en détacher des colonies, qui essaimèrent à leur tour, si bien que les deux Provinces belges (Gallo et Flandro-belge) de la Compagnie de Jésus comptèrent ensemble plus de 200 Congrégations au XVII^e siècle. Chaque collège de jésuites en avait au moins quatre.

Chez nous aussi, fidèles à la pensée initiale, elles furent des foyers de sanctification et de zèle.

Sur les registres qui ont pu échapper à tant de dévastations, se rencontrent les noms les plus illustres : nonces apostoliques, évêques, Abbés, patriciens, magistrats, savants, artistes. Faut-il citer d'abord Teniers, Antoine Van Dyck, Pierre-Paul Rubens? Archiducs et même empereurs se font gloire d'être inscrits à la Sodalité juridique de Douai et surtout à celle de Louvain.

La suppression de la Compagnie, en 1773, dispersera cette armée. Il est une Congrégation cependant qui tint bon et traversa toutes les vicissitudes de la Révolution pour être enfin restituée aux Jésuites, en 1837, c'est la Congrégation de jeunes gens, fondée à Namur en 1623.

Combien en existent aujourd'hui en Belgique? Trois mille qui se répartiraient en nombre presque égal entre la Wallonie et la Flandre. Je relève, dans une statistique incomplète d'ailleurs: qui m'est fournie par le Secrétaire régional, le R. P. Rutten, pour la partie flamande du pays : 883 Congrégations comptant 97.873 membres, jeunes gens, jeunes filles, hommes, femmes mariées, garçons et filles des écoles.

Le Secrétariat belge, sous la vigoureuse impulsion de son

éminent directeur, a résolu de revigorer les Congrégations en les retrempan dans leur source : l'esprit d'apostolat puisé dans un redoublement de vie intérieure sous l'influence du culte marial.

Il serait vain de dissimuler que plusieurs de ces associations végétaient dans le marasme, se figeaient dans une piété routinière et qu'il y avait urgence, à l'heure où l'Eglise organise les élites pour l'action catholique, de ranimer ces centres pour les entraîner dans la voie du perfectionnement spirituel et du travail de l'apostolat. La campagne entreprise dans les provinces flamandes a déjà porté des fruits consolants. La revue *Sedes Sapientiae*, qui paraît tous les deux mois depuis février 1926, spécialement destinée aux directeurs, compte déjà plus d'un millier d'abonnés. Les journées d'étude, organisées pour prêtres-directeurs, pour membres des conseils de Congrégations de jeunes filles, ont obtenu plein succès. La Wallonie est dotée à son tour d'une revue pour directeurs : *Le Guide des Congrégations mariales*. La propagande est entamée déjà et les Wallons voudront rivaliser d'ardeur avec leurs frères flamands.

Quelle armée à mobiliser, à aguerrir! Quelle puissance pour l'extension du règne du Christ dans ces 3,000 Sodalités, près de 200,000 membres, si chacun, si chacune veut être l'apôtre de Marie, combattant sous son étendard, s'abritant sous sa protection, s'armant de ses vertus!

J. SCHYRGENS.

GRANDE-BRETAGNE

Ses relations avec les États-Unis.

D'après un article de l'honorable J. M. Kenworthy, membre du Parlement : L'Amérique et la Grande-Bretagne: les dettes, le sionisme, les croiseurs dans *The Review of Reviews* du 15 avril-15 mai 1927.

Quelle est l'attitude des États-Unis à l'égard des problèmes qui ont trait de façon directe ou indirecte à l'Empire britannique?

Revenu récemment d'Amérique, M. Kenworthy a eu l'occasion de discuter ces questions avec beaucoup d'hommes politiques éminents de Washington, dont le Président et quatre secrétaires d'Etat.

Le seul nuage assombrissant aujourd'hui les relations anglo-américaines, lesquelles se sont notablement améliorées au cours des cinq dernières années, est lié, dit-il, à la question des grands croiseurs dont il sera parlé plus bas.

Avant la guerre, une petite fraction de l'opinion de la Nouvelle-Angleterre exceptée, les Anglais étaient regardés en Amérique comme d'arrogants impérialistes contemplant le monde du haut de leur citadelle financière d'un air de supériorité froide et irritante.

Trois facteurs ont contribué surtout à provoquer le changement intervenu depuis la guerre — qui a substitué les Empires centraux à la Grande-Bretagne à titre d'ennemi héréditaire; la solution donnée à la question irlandaise, enfin l'action britannique dans la question des dettes.

La guerre terminée, l'agitation irlandaise-américaine redoubla d'intensité, et au cours de la période dite *Black and Tan*, l'opinion américaine non-irlandaise redevint hostile à l'Angleterre. Le traité conclu avec l'Etat libre a remis les choses au point.

Il est à noter que ce traité a mis fin à l'extraordinaire cohésion de la communauté irlandaise-américaine. Le grand grief nationaliste qui cimentait entre eux les Irlandais de tous les partis n'est plus. Les Irlandais des États-Unis se sont identifiés avec le mouvement catholique en général.

* * *

Ce qui a surtout contribué à modifier la mentalité de ceux des 120 millions d'Américains qui s'intéressent à la Grande-Bretagne ou aux nations étrangères en général, c'est la façon dont celle-ci a procédé dans la question des dettes. Elle n'hésite pas à payer à l'Amérique 100 mille *sovereigns* — or par jour : elle a commencé à

les payer trois ans avant toute autre nation; elle n'a pas ergoté et chicané là-dessus depuis, tout au moins officiellement. Or, dans un pays où en théorie on respecte grandement l'honnêteté commerciale, beaucoup est pardonné à celui qui paie ses dettes, qu'il s'agisse des individus ou des nations.

Dans l'attitude du peuple américain sur le problème des dettes internationales on peut distinguer trois grands courants d'opinion.

Il y a d'abord le groupe des intellectuels ayant à sa tête le professeur N. M. Butler et ses collègues et comprenant, outre nombre de pédagogues, des banquiers, des voyageurs et divers éléments xénophiles. Ce groupe est pour l'annulation pour des raisons tant morales que politiques et commerciales. Mais il est peu nombreux, limité à l'Est des États-Unis presque entièrement et politiquement négligeable.

L'Amérique officielle envisage le problème des dettes du point de vue *business* seul; attitude qui est appuyée par une grande et puissante partie de l'opinion. Ce courant qu'on peut qualifier d'anti-européen regarde cette question d'une façon purement matérialiste. Les Américains, disent ceux qui pensent ainsi, ont souscrit aux emprunts de guerre parce qu'on leur avait garanti que les dettes seraient payées. A côté de ce sentiment « matérialiste » on trouve dans le même groupe beaucoup de xénophobie.

Un troisième groupe disposant au Congrès d'une majorité écrasante estime qu'en insistant sur le remboursement des dettes l'Amérique assure la future paix mondiale: il s'agit d'enseigner aux Européens qu'une guerre n'est pas une entreprise commerciale avantageuse. Aucun argument ne saurait prévaloir contre cette conviction; et c'est le refus des Français d'en tenir compte qui mine leur ancienne popularité si grande autrefois dans l'Ouest et le *Middle West*.

En ce qui concerne l'Amérique, sa promptitude à payer l'a, comme il a été dit, fort bien servie devant l'opinion américaine. Les effets pourront ne pas se faire sentir de suite. Mais inéluctablement le moment viendra où il sera proposé, en Amérique, de réduire les paiements anglais. Ce moment serait plus près de nous encore sans quelques imprudences commises du côté anglais, en commençant par le chancelier de l'Échiquier et en finissant par certains journalistes qui auraient mieux fait de parler d'autre chose. Que les Anglais continuent à payer de bonne humeur; qu'ils se gardent bien d'émettre, soit officiellement, soit d'autre façon, aucune suggestion relative à une révision, à une annulation ou au montant des intérêts à payer: c'est ce qu'ils peuvent faire de mieux.

* * *

Il y a 3 millions d'Américains de descendance et de religion juives. Leur influence économique, les capitaux dont ils disposent ne cessent d'augmenter; ils jouent un rôle important dans le monde de la finance et dominent certaines branches de l'industrie. Au début de la guerre, comme à l'époque d'avant-guerre, leurs sentiments étaient, pour la très grande majorité d'entre eux, nettement pro-allemands. Les Juifs d'origine allemande tenaient à ce moment le haut du pavé. Aujourd'hui les Juifs russes plus nombreux gagnent rapidement du terrain.

D'autre part, le sionisme a beaucoup d'adeptes aux États-Unis où il avait été combattu d'abord par nombre de Juifs américains en vue qui déclaraient que les États-Unis pouvaient fort bien servir de patrie à Israël. Les nouvelles lois sur l'immigration et les souffrances juives dans l'Est européen ont provoqué un grand changement. Plusieurs anti-sionistes notoires ont tourné casaque et appuient le programme des sionistes.

L'Angleterre, puissance mandataire en Palestine, est regardée par ces derniers d'un œil très favorable. Ils lui avaient su gré de nominations telles que celles de sir Herbert Samuel (ancien haut commissaire en Palestine) et de Lord Reading (ancien vice-roi des Indes). Le *Jewry* américain est à l'heure actuelle nettement pro-britannique; et les Juifs d'Amérique pourront dans l'avenir prendre le contre-pied des Irlandais des États-Unis du temps jadis et jouer le rôle d'un facteur favorable à la Grande-Bretagne.

Du point de vue « social », ils sont toujours plus ou moins boycottés. Car il existe aux États-Unis un antisémitisme sans violence physique, mais égal comme apreté à celui qui règne dans l'Est de l'Allemagne ou en Pologne.

* * *

Les protagonistes de la S. D. N. n'ont gagné en Amérique que peu de terrain. La grande majorité est toujours opposée à ce que les

États-Unis en deviennent membre, et l'entrée de l'Allemagne ne paraît avoir rien changé sous ce rapport.

* * *

Il y a aux États-Unis beaucoup de sympathies pour le nationalisme chinois. Il est juste d'ajouter que les intérêts commerciaux américains sont inférieurs en Chine à ceux du Japon ou de l'Angleterre et qu'il n'y existe pas de concessions américaines — la légation américaine à Pékin exceptée — bien que de nombreux Américains habitent dans la concession internationale de Shanghai.

* * *

En ce qui concerne le Mexique, ce sont les grands trusts pétroliers provisoirement alliés à certains groupes catholiques américains qui, au début de l'année, poussaient à une rupture avec ce pays. M. Kenworthy a entendu des officiers et des marins américains discuter au sujet des provinces mexicaines à annexer aux États-Unis après une guerre victorieuse.

Mais le pays ne veut entendre parler de rien de pareil. Cette attitude s'est manifestée avec une netteté particulière lors de la tentative faite par le Département d'État de représenter le Mexique comme teinté de bolchévisme et en relations étroites avec Moscou.

Cette tendance de la part du gouvernement a été arrêtée net par l'opinion.

* * *

En ce qui regarde la Russie, on peut dire que le monde des affaires est quelque peu plus enclin à reconnaître le gouvernement des Soviets. Mais cette évolution est bien lente.

* * *

Le vrai danger qui menace l'amitié anglo-américaine gît dans le domaine des constructions navales.

La conférence de 1921 à Washington avait été regardée comme un triomphe de la diplomatie américaine. La formule « 5-5-3 » appliquée aux flottes de guerre de l'Amérique, de l'Angleterre et du Japon avait, pensait-on, stabilisé pour dix ans au moins les forces navales respectives.

Seulement — la Conférence ne s'était occupée que des cuirassés et des navires porte-avions. Elle n'avait apporté aucunes restrictions aux constructions de croiseurs; elle n'avait fait que limiter leur tonnage à 10 mille tonnes.

Il en sort tous les ans des chantiers britanniques de 4 à 5.

A ne compter que les croiseurs modernes et non désuets, les États-Unis en ont aujourd'hui 10 seulement contre 22 japonais et 48 britanniques. 14 croiseurs anglais sont en construction en ce moment. La Grande-Bretagne en aura, en 1930, 71 contre 32 au Japon et 25 à l'Amérique. De ces chiffres il ressort que le programme naval britannique a anéanti tous les rêves caressés par les Américains s'imaginant que grâce à la Conférence de 1921 ils étaient devenus dans ce domaine les égaux de l'Angleterre.

L'accord de 1921 prend fin en 1932. Il est peu probable qu'il soit renouvelé. De là l'invitation lancée par le Président Coolidge à une nouvelle conférence navale.

D'autre part, il existe un parti américain peu nombreux, mais très bruyant et fortement représenté au Congrès, qui demande que la flotte américaine ne le cède en rien à celle de la Grande-Bretagne, notamment quant aux croiseurs modernes. Ce parti est décidé à atteindre son but; d'autre part, il est notoire que l'école britannique navale dite du *Big Navy* ne serait que trop heureuse de s'embarquer de son côté dans une course aux armements. Etant donné qu'un croiseur même ne dépassant pas 10 mille tonnes coûte de 2 1/2 à 3 millions de livres et qu'un cuirassé revient à 7 1/2 millions, on s'imagine aisément ce qu'une pareille « course » représenterait du point de vue budgétaire.

Il est donc essentiel que l'aspect britannique de ce problème soit défendu à la conférence navale future comme il convient et que des suggestions véritablement « constructives » et mûrement pesées soient émises. Que l'amirauté britannique décide exactement quelle flotte serait adéquate pour la protection des routes commerciales de l'Empire (les protagonistes américains d'une grande flotte sont, il est vrai, fort indifférents à l'argument tiré de là). Après quoi, que l'Amérique tâche de rattraper l'Angleterre si le cœur lui en dit, sans que la Grande-Bretagne réponde à cet effort par des constructions navales correspondantes.

Les partisans du *Big Navy* ne manquent jamais une occasion de

déclarer que les flottes des autres pays ne sont pas prises en considération lors de la construction de nouvelles unités navales britanniques. Voilà une occasion pour eux de montrer leur degré de sincérité (1).

ALBANIE

Le différend italo-serbe.

Quelle est au juste la signification et l'importance de la question albanaise pour les deux États voisins et rivaux aux intérêts desquels cette question touche directement : l'Italie et le royaume serbo-croato-slovène, *alias* la Yougoslavie ?

Pour l'Italie mussolinienne la pénétration non seulement économique et financière, mais aussi politique et militaire dans le pays des Skipétars représente une compensation aux désillusions de la paix; elle lui ouvre en même temps la voie de l'Orient; du point de vue stratégique elle lui permettrait le cas échéant de prendre la Yougoslavie à revers sur les champs de bataille; d'une façon générale elle en fait le successeur dans la péninsule des Balcons de la défunte Autriche-Hongrie qui, sans l'ultimatum insensé à la Serbie, y régnerait aujourd'hui vraisemblablement presque sans partage.

On comprend que la Yougoslavie ne puisse regarder cette infiltration, cette pénétration, d'un œil indifférent. Aurait-on abattu et mis en pièces après une lutte herculéenne l'aigle des Habsbourg pour voir la louve romaine s'installer sournoisement à sa place? Aussi le nouvel État ne dissimule-t-il pas ses appréhensions et son inquiétude.

Il convient pourtant de distinguer. La Serbie proprement dite avait de longue date visé à avoir un port sur l'Adriatique. Vraisemblablement la guerre mondiale eût-elle été évitée si, après les victoires serbes sur les Turcs de 1912-1913, et l'apparition des troupes serbes à Durazzo et à Alessio, la politique à courte vue des Berchtold, des Forgacs et des Tisza n'avait pas contrecarré les légitimes aspirations serbes. Installée à « Dratch » et à « Lesch » (noms slaves des deux ports albanais en question) la Serbie ne serait pas entrée en collision avec la Bulgarie, aurait mis pour quelque temps une sourdine à son animosité contre l'Autriche-Hongrie; d'ici-là François-Ferdinand aurait eu le temps de monter sur le trône; une politique plus intelligente à l'égard des Slaves de la monarchie danubienne aurait prévalu; le dualisme tracassier et souvent persécuteur aurait dû céder la place à un *trialisme* aux vues larges et tolérantes...

Le revolver de Prinzip en décida autrement. Le sang versé à Séraïévo fit déborder le vase : l'abcès des armements creva et l'histoire du monde fut aiguillée dans une voie toute nouvelle.

Le royaume serbo-croato-slovène possède aujourd'hui sur la rive orientale de l'Adriatique cinq cents kilomètres de côtes, de Fiume au lac de Scutari. Mais sans risquer d'être taxé d'inexactitude on peut dire que la Serbie proprement dite n'en demandait pas tant. Par contre les Croates et les Slovènes sont loin d'être satisfaits de la façon dont les frontières italiennes ont été tracées à l'Est par les traités de paix. Fiume est « Rieka » pour les Croates; Trieste (« Trst ») est considéré par les Slovènes comme leur port. Ils ne peuvent se faire à l'idée de voir un demi-million de leurs compatriotes englobés dans l'Italie nouvelle. Ils ont fait une opposition acharnée aux accords dits de Nettuno qui ont concédé aux colons italiens de Dalmatie — cette Dalmatie où l'Italie possède déjà l'enclave de Zara — des privilèges extraordinaires et tout simplement dangereux du point de vue des intérêts yougoslaves. Aussi ces accords n'ont-ils pas encore été

(1) Avant la Conférence de Washington, la Grande-Bretagne avait pour principe, dans le domaine des constructions navales, le *Two Powers' standard*: la flotte britannique devait être plus puissante, que celles des flottes réunies des deux Puissances venant après elle. Pour plaire à l'Amérique sans doute, ce principe a été sacrifié à Washington. Pour ce qui est du nombre des cuirassés, la Grande-Bretagne est aujourd'hui l'égale de l'Amérique. Elle lui reste supérieure et de beaucoup en croiseurs. Telle est la crainte de M. Kenworthy comme de beaucoup d'autres Anglais de mécontenter l'Amérique — qui, elle, ne se gêne en rien à l'égard d'Albion — qu'il faut, à les en croire, que dans ce domaine aussi, la Grande-Bretagne joue le rôle du guillotiné par persuasion. L'appétit vient en mangeant: quelle sera la prochaine concession que réclameront à leur vassal moral les Yankees et leurs alliés anglais apeurés?

ratifiés par le Parlement de Belgrade et ne le seront-ils peut-être pas.

La Serbie proprement dite envisage cette question des rapports italo-yougoslaves et de la maîtrise de l'Adriatique de façon quelque peu différente. Elle se contenterait à la rigueur d'une partie de son littoral actuel. Salonique, *Soloun*, la grande métropole slave, la ville des SS. Cyrille et Méthode, la fascine au moins autant que Spalato (Split) ou Sebenico. Elle comprend qu'à tout moment la puissante flotte italienne serait à même, en fermant le détroit



d'Otrante, de transformer l'Adriatique en lac italien. Peut-être même certains Serbes ne sont-ils pas trop opposés *in petto* à une domination italienne sur cette mer: par là un frein salutaire — de leur point de vue — ne serait-il pas mis aux ambitions croato-slovènes, ces ambitions qui, aux dires d'hommes très compétents, seraient à même de désagréger le cas échéant tout l'édifice yougoslave?

Pour ces Serbes de vieille roche, leur patrie gravite toujours autour de la Moldava et du Vardar. La Moldava qui se jette dans le Danube, le Vardar (l'Axis des Grecs), affluent de l'Égée: voilà pour eux la grande artère, le nerf vital de la vraie Serbie. Dans un discours récent, un homme politique serbe très connu, M. Izoa Iovanovitch, a tracé le tableau attrayant d'un canal reliant Pojarévatz à Salonique: embryon de celui qu'il voit unissant un jour Hambourg à l'Égée. Pour ces Serbes, l'avenir de leur pays est attaché à la vallée du Vardar et à celle de la Moldava. C'est en concentrant son attention sur cette partie du royaume que Belgrade parviendra un jour, espèrent-ils, à pacifier définitivement la Macédoine, à se réconcilier avec Sofia, à jeter les bases d'un État balkanique panslave, enfin à opérer la trouée qui, d'une façon ou d'une autre, mettra Salonique à la disposition de la Serbie. Les problèmes de l'Adriatique ne présentent pour ces patriotes qu'un intérêt secondaire.

* * *

L'infiltration italienne en Albanie vient se jeter en travers de cette façon d'envisager la situation politique serbe. Elle joue semblé-t-il, le rôle d'un élément unifiant qui apaisera les divergences de vues entre Slovènes et Croates d'une part, entre Serbes de l'autre, qui leur montrera à tous que l'Italie est le principal ennemi du nouveau royaume tout entier.

Installée dans l'ancienne principauté du *Mbrét* Prince de Wied (1913-1914), l'Italie devient voisine de la Grèce, qui, alliée félonne dans un passé récent (1915), pourrait fort bien être, pour la Yougoslavie, une cause d'embaras sérieux dans l'avenir; elle tend la main à une Bulgarie que la haine contre les Serbes étouffe; elle encourage dans le nord la Hongrie mutilée et secrètement frémissante, la Hongrie à laquelle un accord étroit relie désormais

Rome depuis le voyage du comte Bethlen. Elle encourage enfin l'irréductibilité des Albanais qu'elle arme et munitionne.

Le pays sauvage où Ahmed Bey Zogou fait disparaître mystérieusement ses adversaires l'un après l'autre, lui sert de porte sur le Proche-Orient. Pour la Serbie, la menace est directe. Le nerf vital dont nous parlions plus haut : l'axe Moldava-Vardar est exposé à une attaque de flanc. Le *Kosovo* Polé, le champ des Merles où, en 1389, l'indépendance serbe croulait sous les coups des Ottomans, verra peut-être se ruier vers lui les belliqueuses et redoutables tribus montagnardes habitant l'espace compris entre le Drin Noir et la mer. Le mouvement révolutionnaire macédonien va être stimulé à nouveau.

L'inquiétude yougoslave se comprend donc. Militairement parlant, le royaume serbo-croato-slovène ne craint vraisemblablement pas l'Italie seule, malgré la prépondérance énorme de cette dernière en hommes et en ressources de toutes sortes. Mais la Yougoslavie est encerclée d'ennemis aux trois quarts, et sa situation est dès lors fort délicate.

Il est heureux pour elle que la menace du traité de Tirana, sur lequel on se refuse, au palais Chiagi, à donner à Belgrade des explications quelconques et la mainmise italienne sur l'État semi-artificiel enfanté en 1913 par un *fiat* austro-allemand, rétablisse au sein de cette Yougoslavie si disparatée l'unité morale.

Qu'il nous soit permis de clore cette brève étude par l'expression de l'espoir que l'histoire ne va pas se répéter à treize ans de distance. Puisse la péninsule des Balcanes ne pas servir une fois encore de point de départ à une étincelle mettant le feu aux matières incandescentes accumulées comme à plaisir dans une Europe où les causes éventuelles de conflits sont dix fois, vingt fois plus nombreuses qu'en 1914.

Comte PEROVSKY.

RUSSIE

Les Allemands en Russie

D'après un article de Georg Cleinow : Les Allemands en Russie dans la *Koelnische Zeitung*.

Un coup d'œil jeté à l'époque d'avant-guerre sur une carte géographique avait pour objet la population allemande d'Europe suffisait à nous montrer le *Deutschum* se dirigeant vers l'Orient divisé en deux courants principaux.

Dans le Nord, les Allemands ont pris pied sur la côte baltique avec les commerçants hanséatiques ; ils y sont donc arrivés par mer, d'une part ; de l'autre, ils ont aussi effectué leur pénétration par terre avec l'Ordre Teutonique. Les Allemands des États Baltiques actuels sont les descendants de ces commerçants ou de ces chevaliers.

Dans le Sud, c'est une invasion surtout d'artisans et de paysans s'effectuant sur l'ordre des tsars russes. Les plus anciens colons allemands de Russie s'établissent sur le Wolga en 1765. Les colonies allemandes d'Ukraine datent de 1790-1820, les tsars utilisant à leur profit les conséquences de la Révolution française et des guerres napoléoniennes pour l'Allemagne. À l'époque s'étendant de 1820 à 1860 remonte une nouvelle immigration allemande : cette fois il s'agit surtout de tisserands et de filateurs donnant naissance aux industries textiles, de Lodz et de Czenstochowo, comme de Bialystok (Pologne). Il se trouve aussi parmi les immigrants des agriculteurs ; ceux-ci se fixent dans la province de Lublin et en Volhynie où ils défrichent les forêts et dessèchent les marécages.

Enfin, vers 1875, une dernière invasion. Cette fois, ce sont des commerçants arrivant de toutes les parties de l'Allemagne et s'installant dans les villes commerciales de Russie, à titre d'ingénieurs, d'architectes, d'hôteliers, etc. Ces Allemands sont en général bien accueillis, très bien payés et fort bien considérés ; beaucoup se marient et se créent ainsi en Russie une seconde patrie, sans oublier pour cela la première. Leurs *vereine* à Saint-Petersbourg, à Moscou, à Kharkow, à Odessa, à Saratow, maintiennent haut et ferme l'idée nationale allemande. En Ukraine, certains des colons se transforment en grands propriétaires fonciers. Parmi eux les Falzfein, de Souabe, deviennent multimillionnaires. Et dans leur propriété d'Ascania Nova en Crimée, ils élèvent... le zèbre et l'autruche.

Parmi les colons allemands du Wolga, paysans à l'origine, beaucoup deviennent des industriels et des commerçants et perdent tout contact avec le village. Affluant dans les villes wolgiennes, ils y

concurrent très sérieusement le commerce russe et tatar. Il en est ainsi à Rybinsk comme à Nijni-Novgorod, avec sa grande foire russo-asiatique, comme à Samara, à Saratow, à Astrakan avec leurs puissants moulins et *élévateurs* servant à emmagasiner le blé.

Notons pour les amateurs de bière que ces Allemands de Russie, notamment les descendants des Bavarois immigrés, où qu'ils fussent : à Saint-Petersbourg, à Moscou, à Kazan, à Saratow ou à Tomsk (Sibérie) y fabriquaient une bière ne le cédant que de très peu aux meilleures d'Allemagne.

Le nombre des colons allemands en Russie tsariste peut être évalué à 2 millions au bas mot.

Aujourd'hui, la situation est bien différente. Les paysans allemands seuls ont réussi à survivre aux tourmentes en Russie soviétique ; presque tout le reste a été balayé, anéanti. Il ne reste par-ci par-là que quelques médecins, quelques ingénieurs — et d'assez nombreuses pharmacies. Douze cents prisonniers de guerre — ou à peu près — ont grossi les rangs de la population allemande. C'est surtout en Sibérie qu'ils se trouvent. Les écoles allemandes urbaines ont été fermées par le gouvernement tsariste au cours de la guerre mondiale ; les communautés religieuses allemandes ruinées par les bolchéviks.

Aujourd'hui, si on parle d'Allemands de Russie, il faut entendre par là des paysans presque exclusivement.

Il doit se trouver aujourd'hui dans la Russie des Soviets un peu plus d'un million d'Allemands, dont :

450,000 dans la république autonome des Allemands du Wolga, laquelle constitue aujourd'hui le centre culturel allemand le plus important de Russie ;

350,000 en Ukraine ;

De 3 à 400,000 en Crimée, en Caucase, en Sibérie et à Léningrad. En Sibérie, il y a près de 400 petits villages allemands, dont 200 dans le voisinage de Slawgorod et 100 au sud d'Omsk. La plupart de 1907-1912.

La vie du paysan allemand, soumis à toutes les expériences économiques et sociales des bolchéviks, est très difficile. Les Ménonites de la république du Wolga en particulier, ces « borgnes d'un royaume d'aveugles » du point de vue de leur prospérité très relative, sont écrasés d'impôts à ce point qu'ils songent sérieusement à quitter la Russie pour l'étranger, soit l'Allemagne, soit l'Amérique. En Ukraine, le mouvement allemand d'émigration prit un certain moment des proportions telles que le gouvernement s'est empressé d'intervenir.

Le « monopole du commerce extérieur » donne à ce gouvernement toutes facilités pour contrecarrer de toutes les façons les rapports des colons avec leur ancienne patrie. C'est ainsi qu'ils ne peuvent pas faire venir directement d'Allemagne leurs machines agricoles, mais sont forcés à recourir à l'intermédiaire des autorités soviétiques, ce qui les oblige à payer ces machines deux ou trois fois plus cher.

Dans le domaine religieux la liberté de conscience de ces Allemands est en théorie complète. En pratique, alors que la propagande contre toute religion est autorisée, on ne peut souffler mot contre les doctrines sacro-saintes de Marx et de Lénine, promues au rang de véritable religion d'État. La propagande athée jouit du reste de l'appui des autorités et des sommes importantes sont mises tant par l'État que par le parti communiste à la disposition des propagandistes.

Pour ce qui est de l'école, l'Allemand de Russie n'a à sa disposition que celle de l'État. Du point de vue culturel, il est condamné à se prolétarianiser ; et c'est le prolétaire russe qui doit lui servir de guide. Les neuf dixièmes des manuels dont doivent se servir à l'école des enfants allemands sont traduits — mal traduits — du russe : à proprement parler, c'est donc de la culture « prolétarienne » russe qu'on offre à ces enfants, sous un déguisement de caractères et de mots allemands.

D'autre part, l'Allemand est admis comme langue judiciaire et officielle dans certains villages et cantons. Il en est ainsi notamment de certaines localités d'Ukraine où les soviets de villages délibèrent en langue allemande et peuvent communiquer en allemand avec l'instance supérieure ukrainienne. La république allemande du Wolga a toutes les apparences d'un État autonome. Il en suit donc que les Allemands de l'U. R. S. S., comme les autres nationalités du reste, peuvent s'ils le désirent développer leur culture nationale — dans les limites indiquées plus haut.

Somme toute, les perspectives que cette culture a en Russie ne sont pas des plus encourageantes.

CRÉDIT DU NORD BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1896

Toutes opérations de Banque. - Bourse. - Titres. - Coupons et devises étrangères. - Garde de Titres. - Location de Coffres-Forts. - Compte de dépôts à vue et à échéance. - Comptes Commerciaux

SUCCURSALES: Courtrai - Gand - Mons - Namur - Tournai.
COMPTOIRS: Audenarde - Bissegghem - Menin - Mouscron
Péruwelz - Wevelghem - Waereghem.
BUREAUX RATTACHÉS: Néchin - Stamburges.

FILIALE DU CRÉDIT DU NORD

Capital 100,000,000

Réserves 50,000,000

BANQUE DE VERVIERS

Société Anonyme fondée en 1873

Siège social: 41, rue de la Concorde, VERVIERS

Succursales: AIX-LA-CHAPELLE, EUPEN, DISON

Agences: Aubel, Battice, Crefeld, Dolhain, Hergemath,
Montzen, Neessonvaux, Pöplinter,
Polleur, Raeren, Spa, Theux, Welkenraedt.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE — ORDRES DE BOURSE

Filiale de la Société Générale de Belgique

Henri COOREMAN

GAND :- Place du Marais, 1 :- GAND

BANQUE ET CHANGE

Achat et Vente de Fonds Publics
Paiement de tous coupons

AGENCE DU CRÉDIT FONCIER DE BELGIQUE
Place du Petit-Sablon, Bruxelles

Emission d'obligations financières
rapportant un intérêt de 8 p. c. net de tous
impôts présents et futurs

EMILE WIRTZ Agent de Change

Anciennement JOHN WIRTZ établi depuis 1885

TERME ET COMPTANT

44, AVENUE DE KEYSER, 44, ANVERS

Agent officiel de la

Cie FRANÇAISE DU TOURISME

organisation de voyages

FERNAND THUILLIER

AGENT DE CHANGE

6, Rue David, 6
VERVIERS

Téléphones:
1339 et 2380

ORDRES DE BOURSE TERME ET COMPTANT

Paiement des coupons belges et étrangers.
Renseignements financiers. — Vérification gratuite des tirages.
Souscription à toutes émissions.

Société Anonyme des Briqueteries Economiques de Gilly à GILLY-HAIES

Spécialité: **Brique de Gilly** extra-dure
pour tous pavages à grande fatigue

Prix avantageux

Satisfaction garantie

Entretien nul

REMISE A NEUF DES FAÇADES
par le

SILEXORE L. M., de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage

PROTÈGE les murs contre les intempéries
RÉSISTE à l'air salin

Application facile et économique

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA BELGIQUE:

Établissements Fidèle MAHIEU

MARCINELLE-CHARLEROI

Atelier de Modelages — Carrelages

Tous matériaux de construction

Caisse Hypothécaire Anversoise

Société Anonyme — Fondée en 1881

CAPITAL: frs. 20,000,000 — RESERVES: frs. 23,664,037.33

Siège Social:

ANVERS, rue des Tanneurs, 35
Tél. N° 504.90-504.91

Siège de Bruxelles:

44, Boulevard du Régent, 44
Tél. N° 244.97-284.64

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR

Obligations Foncières intérêts 7 %.

Caisse d'Épargne intérêts 4.70, 6 et 6.50 %.

Agences dans les villes et les principales communes du Pays

LOCATION DE COFFRES-FORTS